François-Charles

PRÉCOCE

L'Eveil des Sens

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/prcoce00fran

Erotica
037
SmRS
34444002233560

Précoce

FRANÇOIS-CHARLES

PRÉCOCE

PARIS
LIBRAIRIE DES EDITIONS MODERNES
34, faubourg Saint-Martin, 34

I

Elles se rencontrèrent à la place Maillot. Tout de suite, Jeanne, avec fougue, serra son amie dans ses bras, colla son corps nerveux contre celui plus potelé de Marceline, tandis que ses lèvres gourmandes s'emparèrent des lèvres humides de l'amie consentante et troublée.

Elles restèrent ainsi enlacées quelques secondes, ne se souciant guère de l'opinion des passants. Enfin, elles se séparèrent, s'examinèrent avec sympathie, le regard brillant, la chair troublée.

— Eh bien ! ma petite Line, nous nous marions le même jour ?

— Oui, crois-tu. Quelle curieuse coïncidence !

— Et tu es heureuse ?

Marceline rougit et baissa la tête. Elle hésitait, craignant de froisser l'amie tendre. Cette question la gênait parce que chez elle, au mot de mariage, se mêlait une idée trouble.

— Naturellement, fit-elle, sans grande conviction.

L'autre éclata d'un grand rire bruyant, glissa son bras sous celui de son amie qui, à ce contact, ne put s'empêcher de tressaillir, toute sa chair en émoi.

— Tu descends avec moi, mignonne aimée ? Nous causerons... de choses intimes... tu veux bien...

Marceline hésitait... Cette Jeanne, si lascive, si caressante, si animale... elle en avait un peu peur... et cependant, comme elle savait l'embrasser ; comme sa langue audacieuse avait vite fait de desserrer ses lèvres qui ne voulaient pas... mais qui bientôt se rendaient à merci.

D'autorité, Jeanne l'embrassa :

— C'est que je ne voudrais pas m'attarder, balbutia Line.

Une ironie plissa les lèvres rouges et sensuelles de l'impérieuse blonde :

— Ta mère t'attend pour broder un dessous de plat? Tu as peur de la fessée si tu es en retard ?

— Tu es bête ! protesta Line. Je suis libre, je fais ce que je veux.

— Alors, viens, petite nigaude... j'ai tant de plaisir à te sentir près de moi.

Elle l'entraîna :

— Viens toujours, on va bavarder un peu... ça ne t'arrive pas si souvent !

Marceline eut honte de sa crainte de ses parents, auprès de cette belle fille, à l'allure désinvolte et libre. Elle songeait qu'elle était encore une toute petite fille, et l'amie tendre avait raison de se moquer d'elle. C'était tout juste si Madame sa mère ne lui relevait pas jupe et combinaison, n'abaissait pas son mignard pantalon, pour, de sa main, lui fesser ses joues postérieures...

Elle la suivit donc, intimidée toutefois, sentant en la compagne une supériorité certaine et il lui était doux de se soumettre, d'obéir à l'amie impérieuse mais chérie.

Elles franchirent la porte du bois en se tenant par le bras, heureuses de sentir

leurs corps jeunes et souples. Elles s'enfoncèrent bientôt dans une allée sinueuse, toute dorée de soleil. Alors, isolées, elles s'embrassèrent encore une fois, longuement. Cependant, Jeanne, moqueuse, énigmatique, interrogea encore une fois :

— Et, dis-moi, qu'espères-tu du mariage ?

Line rougit encore. Cette question la gênait, l'embarrassait. Elle ne pouvait avouer tout ce qu'il y avait de caché au fond de son cœur ignorant. Elle s'en tira par un à peu près vague, un tantinet sceptique :

— Le bonheur !

La blonde eut une moue narquoise :

— Le bonheur ! Rien que cela ? Le bonheur complet ? Ton cœur et ta chair ? Quelque chose comme le paradis ter-

restre ? Eh bien ! ma petite, tu seras désillusionnée ! Les hommes... le bonheur... pour eux, peut-être, pas pour nous !

— Je vois, ma chérie, que tu n'as plus d'illusion à perdre. Tu ne comptes pas trouver le bonheur dans le mariage ?

— Si, mais d'une autre façon que toi, oui, certainement. Je suis persuadée qu'auprès de Maurice j'aurai du bonheur comme j'en ai maintenant... il sera peut-être différent, mais ni plus grand, ni paradisiaque.

— Pourquoi te maries-tu donc puisque tu n'espères rien ?

Elle eut un beau geste des épaules :

— Pour être quelqu'un, avoir une volonté, des désirs, une raison de vivre. Actuellement, jeunes filles, nous sommes

des valeurs négatives. Nos volontés, on les ignore ; nos aspirations, on en rit ; nous sommes des jeunes filles, c'est-à-dire rien encore, des têtards, si tu préfères... ou bien des chrysalides, pour être polie. Une fois mariée, on est une individualité, on vit réellement avec un but, on peut se permettre un idéal. Songer à soi, à son corps, à sa chair... trouver, chercher, choisir celui qui peut l'émouvoir.. changer aussi... tu comprends ! On n'est plus sous une tutelle étroite qui paralyse le meilleur de nous-mêmes. Et, entends-moi bien, je parle même pour le mariage de la main gauche, parce que toi tu accomplis un acte de liberté qui fait de toi une individualité. La vieille fille, par contre, reste toujours un être amorphe, souvent pitoyable.

Line écoutait en souriant. Jamais, elle n'avait réfléchi à tout cela et jugeait que cette philosophie était bien compliquée.

Son regard errait devant elle, mais elle écoutait les battements de son cœur qui lui disait les désirs secrets de sa jeune âme ignorante, et les désirs, les espoirs secrets de sa chair jeune et ardente, de sa chair qui se révoltait, de sa chair qu'elle ne pouvait plus apaiser, de sa chair qui réclamait autre chose que l'attouchement prolongé qu'elle lui dispensait... le soir, dans l'intimité de sa chambre close.

Jeanne la fixa :

— Ma pauvre gosse... que tu es nigaude... simplette... toute blanche... comme une oie. Tu en es encore, j'en suis certaine, à la bibliothèque bleue pour les demoiselles.

L'autre baissa la tête, confuse, mais terriblement excitante. Elle ne voulait pas avouer son ingénuité. Elle se défendit :

— Oh ! non... j'ai lu des romans... des

romans... cochons... avec des détails... des précisions...

Un éclat de rire répondit à cette confession :

— En cachette ? petite chipie... petite dévergondée... fi, la vilaine... Venez tout de suite embrasser votre grande amie, pour la peine !

Line se précipita. Elle sentait avec émotion ses seins jeunes et durs, tout gonflés de sève, s'écraser contre la poitrine de sa tendre amie, tandis que ses lèvres imploraient une caresse.

Jeanne, cependant, continuait de confesser sa douce amie :

— Ces livres, petite vicieuse, tu les as dévorés et alors que t'est-il resté ? Un peu de fumée qui t'est montée au cerveau ?

— Dame ! il fallait bien, s'enhardit Line, on me cache tout ! Quand on va visiter le Salon, il faut voir comment maman me tire par le bras lorsqu'un peintre a cru nécessaire d'indiquer d'un pinceau précis les attributs de la virilité sur un modèle jeune et beau. Et à la sculpture, cela devient une fuite éperdue... et aux chefs-d'œuvre de l'art italien !

Elle sourit :

— Cela ne m'a pas empêchée d'admirer un magnifique petit bronze, tout petit, où ce qui m'intéressait avait été l'objet d'un soin tout particulier.. il s'agissait d'un faune, tu comprends, d'un faune, juge de l'orientation de ce que je cherchais... pointé vers le ciel, ma chérie... mais c'était si petit que maman n'a rien vu.

Jeanne redressa la tête :

— Mauvaise éducation. Hypocrisie... on cherche à savoir, à se renseigner... on va à tâtons... l'imagination travaille... on se forge des idées fausses... Moi, j'ai lu tout ce qu'il m'a plu, au grand jour, publiquement, j'ai discuté avec mon père, avec Maurice. Leurs avis diffèrent, mais j'en ai retiré cependant quelques renseignements précieux. Aussi, maintenant, je regarde la vie en prose. Je n'escompte guère le prince charmant, ne souhaitant qu'une existence quiète auprès d'un mari et des gosses. Ce n'est pas trop exiger de l'avenir ; je n'aurai donc pas de désillusion.

— Mais l'amour ?

— Bah ! une petite gymnastique... agréable... pour vous maintenir le teint frais. L'amour pour moi, cela sera Maurice. C'est lui qui se chargera de ce petit exercice... il est docile, je le dresserai. Je

le connais bien, c'est un bon compagnon, robuste, large d'épaules, il sera mon égal, mon ami. Avec lui, je n'aurai, ni crainte, ni honte, ni fausse pudeur.. mon corps lui appartiendra... et puis, cela marchera... nous avons les mêmes goûts, des habitudes à peu près identiques et des désirs charnels communs... il aime ma bouche, ma chair ; j'aime sa vigueur, sa bonne santé. Encore une fois, tout cela c'est de la prose... c'est honnête, c'est franc, c'est loyal ! Et toi, ton fiancé ?

Line restait songeuse, elle ne voyait point le mariage ainsi. Sa jeune imagination échauffée par la demi-ignorance lui faisait entrevoir des délices sans nombre.

Par une sorte d'auto-suggestion, elle en arrivait à se convaincre d'être « folle » de celui qui allait être son époux. De lui, elle attendait des satisfactions précieuses qu'elle n'osait avouer à son oreiller le soir

dans la solitude de sa chambre... satisfaction qu'elle finissait par éprouver lorsque sa menotte, crispée sur sa chair, travaillait à lui donner la grande illusion... Elle fermait alors les yeux, s'offrait toute, la poitrine palpitante.. elle le sentait, près d'elle, sur elle... Alors, elle râlait tout doucement, les yeux révulsés, les membres crispés.

Orgueilleuse, elle renseigna l'amie :

— Il est avocat !

Jeanne s'esclaffa :

— Ma chérie ! le mien est dans les affaires, de grosses affaires... un trust, tu comprends... la crise pour lui n'existe pas, c'est un fortiche..

— Un fortiche !

— Mais oui, nigaude, un fortiche... un fort... tu comprends... il gagne beaucoup

d'argent... alors, le luxe, des frusques, des dessous, des bijoux... mais parlons de toi.. Tu l'aimes, au moins, petite sotte, cet avocat ?

Marceline eut un frisson, tout le corps révulsé de désirs :

— Je l'adore !

— Pas possible ! Et tu ne maigris point, c'est de rigueur.

— Comme tu vois..

— Et quel homme est-ce ?

— Oh ! très bien, chic, de l'allure, très élégant, et puis distingué, spirituel...

— N'en jetez plus, la cour est pleine... mais c'est tout ce que tu connais de ton futur maître et époux ?

— Ma foi, je ne le connais pas extrêmement.

Cette fois, l'autre marqua un commencement d'étonnement :

— Ah ! bah !

Puis avec une moue railleuse :

— Oui, je vois.. Monsieur vient te voir deux fois par semaine... avec un bouquet, sans doute... Vous vous asseyez entre le piano et la plante verte pour parler du beau temps ou de la crise, des communistes... tandis que maman fait du macramé à l'autre bout du salon... O douce idylle ! Et tu prends un homme sans le connaître, petite dinde, simplement parce qu'il est avocat et que ses cheveux sont correctement gominés ? Tu ignores même s'il a des capacités... enfin, oui, des possibilités...

— Je ne comprends pas...

— Naturellement, petite nigaude, tu

ne comprends pas, tu ne comprends rien... Il faut que je te dresse... on peut faire quelque chose de toi... tu as de l'étoffe... donne-moi tes lèvres, tout de suite...

Line ne se fit pas prier. Docile, câline, elle offrit sa bouche à sa grande et perverse amie qui s'en empara goulûment.

Elles se séparèrent à regret et Jeanne soupira :

— Enfin, si ça ne biche pas, vous aurez toujours la ressource de divorcer.

— Mais pourquoi veux-tu supposer que je ne serai pas heureuse ?

— Je ne suppose rien, du moment que tu ne connais pas plus que cela ton futur mari... c'est un coup du hasard... tu es tellement innocente qu tu ignores tout, tu me rappelles cette gamine de douze ans qui, parce que sa sœur allait se marier,

importunait sa mère toute la journée par cette sempiternelle question : « Dis maman, qu'est-ce que c'est que le mariage ? » La mère s'en tirait par des lieux communs et terminait toujours par : « Cela ne regarde pas les petites filles de ton âge ». Mais la gosse récidivait, et un beau jour, à bout de patience, la mère couchait la gamine sur ses genoux, relevait sa jupe, abaissait son petit pantalon et, sur ses fesses dénudées et contractées, appliquait une vigoureuse fessée :

— Tiens, maintenant, tu le sais ce que c'est que le mariage !

La gosse, muette, contractée, se relevait et, à la hâte, joignait sa sœur et en confidence lui disait :

— Ne te maries pas... je sais ce que c'est que le mariage... tu vas voir ce que tu vas prendre sur les fesses...

Line rit franchement et, à son tour, interrogea :

— Mais, dis-moi, ma chérie, avec ton fiancé... qu'as-tu fait ?

— Curieuse !... bien des choses qu'une petite fille comme toi n'a pas besoin de connaître... nous nous connaissons bien... très bien... nous nous plaisons, nos goûts s'accordent... nous avons les mêmes aspirations... nos physiques s'harmonisent...

Marceline n'insistait pas, elle se sentait inférieure dans cette discussion, le terrain s'échappait sous ses pas, parce qu'il lui manquait une base de raisonnement. En elle, il n'y avait que des aspirations confuses... un besoin d'être prise dans les bras de quelqu'un, de fort, d'être serrée, d'être embrassée, d'être pincée, un besoin de s'abandonner... toute, de se détendre après s'être crispée, de sentir sa chair se dresser,

puis s'abaisser... heureuse... Des aspirations mal définies, des besoins confus, mais impérieux. Comme ses seins gonflés lui faisaient mal, comme ses cuisses tremblaient...

Elle préféra donc ne pas poursuivre et consulta sa montre.

— Oh ! je vais être en retard, je te quitte !

— Gare à la fessée ! ricana Jeanne.

Elle ajouta :

— Va, chérie, moi, je rejoins Maurice auprès du lac.

Elles s'enlacèrent, Jeanne, audacieuse, osa une caresse précise ; Line, soumise, s'offrit davantage, le corps palpitant.

La première s'éloigna, la tête haute, fière de sa force, de son autorité. La démarche souple, elle marchait à grands pas.

L'autre partit le front penché, le pas hésitant, avec en elle une crainte sourde et instinctive de la vie qu'elle ignorait. Et dans sa mignonne cervelle s'agitait un monde de pensées. Depuis cinq ans déjà, elle rêvait ainsi... entassant suppositions sur suppositions, contradictions sur contradictions. Au lycée, de grandes amies prétendaient savoir ! On piochait dans les dictionnaires, dans les gros. Celles qui avaient des frères s'affirmaient renseignées, elles donnaient des précisions, des précisions inquiétantes... par leur dimension, des précisions qui les faisaient douter de ce qu'elles croyaient la vérité. Travaillées par des désirs imprécis, les gamines s'égaraient... les grandes en profitaient, les guidaient pour leur bénéfice

personnel... Et de tous les essais résultait une incertitude plus grande encore.

Ne sachant rien, elle cherchait à s'instruire au hasard. Alors, elle se figurait des monstruosités ou se faisait un monde de futilités.

Comme elle venait de l'avouer, en cachette, elle avait cherché la science dans les romans. Mais lus en hâte, ces livres ne laissaient en elle que le lyrisme exaltant de l'amour. Ce n'était pas suffisant, la moindre précision eut mieux fait son affaire. De cet amour, elle se créa une idée extraordinaire, immense, capable de remplir une existence. Ensuite, elle s'étonnait de ne pas vibrer follement auprès de René, le fiancé. Devant cette frigidité, elle s'inquiétait... Et puis, tout au fond d'elle-même, il y avait des pensées mystérieuses, des désirs bizarres qui lui étaient chers et

sur lesquels, en rougissant, elle s'appesantissait. Alors, elle espérait des joies merveilleuses, des sensations jamais éprouvées. Cela surtout la rendait impatiente. Etait-ce du vice ? Elle n'y songeait même pas, n'ayant aucune idée sur ce qui était permis et ne l'était pas. Elle avait vingt ans, un sang jeune et vigoureux circulait dans ses veines, apportant avec lui tous les appétits, tous les désirs.

Et seule, le soir, dans sa chambrette, à la hâte, elle se dénudait, contemplant son corps jeune et nerveux, tandis que ses mains palpaient, caressaient sa croupe rebondie qui se gonflait sous cette caresse. Alors, hâtivement, elle se jetait sur son lit, la poitrine haletante, les yeux clos et sa petite menotte frôlant ses seins dressés, elle trouvait l'apaisement qu'elle cherchait.

II

Jeanne avait rejoint Maurice sur le bord du lac. Ils s'embrassèrent aux lèvres... longuement. La jolie blonde adorait ces caresses, et se collant contre son fiancé, elle se rendait vite un compte exact de la valeur de son sex-appeal.

Insister eut été malséant. Jeanne dûment fixée, s'empara du bras de son fiancé et l'entraîna :

— Viens, on va faire du footing !

Il la suivit docilement, un peu congestionné, mais amusé par sa gaieté vivante. Auprès d'elle, il se sentait heureux, parce que déjà leur vie était commune. Ils avaient les mêmes soucis, les mêmes espoirs. A elle, il avouait paisiblement ses ennuis, tout ce qu'il cachait aux autres, sachant avoir en la compagne une amie et un soutien moral. Ensuite, ils avaient parlé de l'amour et l'avaient assimilé à une très grande camaraderie.

Elle était restée vierge. Elle ne voulait pas d'une chute bête et sans saveur. Pour lui, elle se réservait vierge de corps, estimant que le mariage devait se sceller réellement par le baiser. Mais à part cela, tout ce qu'elle avait pu lui donner d'elle, elle l'avait généreusement offert. Sur sa poitrine dénudée, il avait posé des baisers

fous. Ses mains fiévreuses s'étaient égarées parmi un dessous sobre mais soyeux. Elle l'avait laissé faire, heureuse de ce contact caressant, s'abandonnant déjà... son corps était pour lui, au lieu de se dérober, elle s'offrait, les yeux déjà révulsés.

. . . . . .

Elle lui parla de sa rencontre :

— J'ai vu Marceline Marcieux en venant.

— Ah ! Elle se marie le même jour que nous, je crois...

— Oui, et elle connaît à peine son fiancé...

Il rit, son scepticisme amusé par cette affirmation :

— Elle connaîtra mieux son premier amant...

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Parce que c'est logique. Manquant de confiance auprès du premier homme qui l'aura eue, elle conservera vis-à-vis de lui toujours une crainte instinctive. La crainte de la femelle prise par le mâle. Jamais plus il n'y aura abandon complet. Le mari éveillera les sens, ce sera l'amant qui les apaisera.

— C'est du pallas, pauvre cher, tu bafouilles !

— Mais non... c'est la réalité.

— Et moi, alors ?

— Ce n'est pas la même chose... ma chérie à moi ; ton corps, ton joli corps, je le connais... sur le bout du doigt... tu me l'as donné, je l'ai parcouru de baisers fous, tu es prête pour la grande initiation, tu ne la retardes que pour mieux la savourer... tu seras consentante, désireuse, tout ton corps s'offrira, prêt à souffrir d'abord, pour éprouver ensuite la grande secousse, celle qui te donnera à moi pour toujours. Pourquoi considérer cette jouissance comme quelque chose de défendu, de dérobé ? Notre amour peut s'afficher en plein jour, il est légal, il est humain !

— Alors, chéri, quand je serai bien savante, j'en instruirai d'autres ?

— Brantôme le prétend, cependant je ne le crois pas. Le désir charnel n'est pas

une matière extensible. En face de l'apaisement sensuel d'une femme, les séductions perdent leur latin.. C'est une question de tempérament, il n'y a pas de règles générales... c'est l'homme qui doit chercher, trouver, réussir à calmer les émois charnels de la femme, ce n'est pas toujours commode, mais c'est fort possible.

— C'est de la fatuité, maintenant... tu prétends m'apaiser ?

— Très simplement...

Il sourit :

— Et moi aussi... ce n'est pas de la philanthropie pure... il y a aussi un peu d'égoïsme.

Il l'embrassa sur les lèvres, elle se colla contre lui et ricana :

— L'apaisement mutuel devient urgent !

— Cela ne tardera pas, heureusement.

— En y mettant chacun du sien.

— Comme tu dis... on fera ce qu'il faut... longuement. Mais cela ne peut s'obtenir que lorsqu'on s'aime sincèrement, sans égoïsme et sans fausse honte.

— Amen !

Ils rirent.

Très énervés, ils allèrent côte à côte à la recherche d'allées désertes pour pouvoir s'embrasser, se palper... la face congestionnée, mais l'esprit libre, le cœur en paix.

. . . . . .

Marceline, à la hâte, avait regagné le toit maternel. Après s'être débarrassé du

chapeau et du manteau dont la simplicité la chagrinait toujours, elle pénétra au salon.

Sa mère lisait. A son entrée, elle leva les yeux :

— Comme tu as tardé, petite !

— J'ai rencontré Jeanne Deville.

La vieille dame fronça les sourcils :

— Je n'aime pas beaucoup que tu fréquentes cette écervelée.

Line baissa les paupières ; elle n'avait pas l'habitude de discuter et gardait pour elle toutes les réflexions personnelles qui s'amassaient lentement au fond de son cœur. Ne pouvant se confier, elle pensait beaucoup, son imagination possédait une

activité excessive qui agrandissait les images riantes de ses désirs.

Cette fois encore elle se tut, n'osant dire combien la conversation de son amie l'avait troublée. Elle prit un ouvrage de couture et, tandis que ses doigts travaillaient, machinalement, elle rêva. Une impatience la torturait : René, son fiancé, devait venir, il dînerait en famille. Elle avait hâte qu'il fût là. Pour elle, il représentait l'homme, celui qui procure les plaisirs mystérieux. Ce n'était pas René qu'elle aimait, c'était elle-même, et lui ne restait que l'outil de sa propre satisfaction. Il devait l'apaiser, la rendre heureuse, rendre sa chair heureuse... Evidemment, il serait un mari présentable, elle croyait donc ne pas devoir souhaiter autre chose. De l'intimité future, elle ne s'inquiétait pas, parce qu'elle avait assez l'habitude de la sournoiserie pour échapper à la tutelle

de quiconque et son instinct féminin lui indiquait que l'époux serait encore plus aisé à duper que sa mère.

L'après-midi fut longue, monotone ; mais, à six heures, le père rentra en compagnie du fiancé. Elle rougit en voyant ce dernier et lui sourit. Elle le regarda mieux et constata qu'il était beau, que son manteau était élégant. Elle ne lui en demandait pas davantage, pensant qu'il lui ferait honneur et que ses amies le lui envieraient.

Il fut aimable, sans plus, gêné par la présence des parents qui arrêtaient l'expansion de la jeune fille, paralysant sa propre jeune fille, se persuadant qu'il formerait audace. Naïf, il ne s'inquiétait pas de la la femme sans difficulté.

Le père seul avait quelque gaieté, émaillant la conversation de sous-entendus

égrillards que tous saisissaient sauf Marceline. Mais, comme elle voyait rire, elle percevait le sens caché et tremblait, voyant une obscénité où il n'y avait que gaillardise.

Elle se figurait en même temps que l'odeur de la chair, qui se prêtait à ces grivoiseries, devait être composée de mille perversités délicieuses.

Et le soir, dans sa chambre, elle relut un livre d'amour qui lui procura des rêves précieux où René et elle jouaient des rôles assez divers, plutôt compliqués :

La bouche de son fiancé s'écrasait sur la sienne, sa main soulevait le vêtement de nuit, cherchait à se fixer... cherchait... trouvait enfin et, crispée, s'arrêtait, se fixait... prenant possession. Son désir exacerbé lui faisait perdre alors toute pu-

deur, elle s'offrait, son ventre se tendait, et dans un souffle elle murmurait :

— Prends moi !

D'un bond, il la portait sur le lit. Un instant, il s'égare... Elle tremblait de désirs... il ne savait pas... il était inexpérimenté... il cherchait... ne trouvait pas... hésitait... lui faisait mal. Alors elle, la vierge, le guidait, l'assistait...

Et elle s'éveillait, brisée... en sueur, mais heureuse, tant !

Mais était-ce ainsi que les choses se passaient ? Elle savait bien que les enfants ne venaient pas dans les choux, mais elle ne possédait pas une précision absolue.

En un mot, elle espérait un bonheur surhumain, des plaisirs délicats, des sen-

sations profondes, et surtout prolongées... renouvelées encore... toujours. Et tout cela ne pouvait pas se produire, parce que dans notre faible nature, la faculté de sentir est limitée à l'extrême. Le choc médullaire dure quarante secondes au maximum et c'est là tout ce qui résulte d'heures, de mois, d'années de désirs.

Elle aspirait donc, de toute la violence de son jeune sang, à l'instant ineffable où elle goûterait à ces joies délicates, se préparant à en savourer toutes les délices en de longs moments d'extase. Rien d'autre ne l'attirait, parceque tout le reste, elle le connaissait. La vie quotidienne ! Elle savait d'avance ce qu'elle serait ; en ayant l'exemple devant elle, dans sa famille même.

Mais le mystère de la chambre à coucher

dont elle ignorait, croyait-elle, bien des détails, la troublait profondément parce qu'elle se torturait le cerveau de suppositions absurdes.

III

Une chose longtemps espérée finit toujours par se produire et, généralement, à cet instant, on éprouve plus d'étonnement que de bonheur véritable. Le mariage de Line eut donc lieu, et le soir, dans une voiture fermée, René emmena sa femme à l'appartement qu'on lui avait préparé.

Seule, auprès de lui, elle se sentit d'abord gênée, effrayée, et bientôt elle eut

peur... une peur stupide, un peu animale. Il lui manquait la tutelle de sa mère, à laquelle depuis toujours elle était habituée. En outre, elle s'étonnait de ne pas éprouver de ces débordements de passion, comme elle en avait lu quelques fois. Ce qui l'attirait dans René, c'était une sorte de curiosité morbide, elle ne souhaitait point de connaître son mari, mais l'homme, le mâle, celui du sexe opposé, celui qui lui ouvrirait tout grand le livre de la science. Curieuse, elle cherchait, regardait d'un œil sournois l'anatomie de son partenaire, le regard dirigé au bon endroit. Il lui tenait les mains dans un geste conventionnel, balbutiant des phrases qu'elle n'entendait point, mais elle remarqua qu'il transpirait et cela lui fut désagréable.

Ce fut l'unique sensation dont elle conserva le souvenir.

Dans la chambre, aucune crainte ne la trouble, plutôt une sorte de timidité, à la pensée de se montrer gauche et maladroite dans les jeux de l'amour. La lumière éteinte, elle ne reprit point confiance.

Contre elle l'homme se frottait, s'excitait, elle entendait sa respiration précipitée contre son sein, elle entendait son cœur battre à grands coups qui résonnaient, lui semblait-il d'une façon lugubre. Il ose des gestes précis, ses mains s'appliquent sur sa chair, cherchant à animer cette froide statue. Sur sa croupe veule, docile, les doigts agiles cherchent à émouvoir cette chair frigide. Elle ne se dérobait pas... ne s'offrait pas non plus. Curieuse, froide, analysant ses sensations, regrettant presque ses plaisirs solitaires plus précis, plus directs, plus immédiats aussi. L'homme s'approchait un peu plus, elle se prêtait à ses désirs... il précipitait

la cadence, l'homme, éternel égoïste, oubliait la compagne, presque brutal. Elle serrait les dents, fermait les yeux. Puis ce fut son étonnement, sa tête retomba sur l'oreiller et elle se dit : « Ce n'est que cela ! ». Aucune de ces félicités extravagantes qu'elle avait attendues. Un peu de lassitude, une douleur, un déchirement, l'obscurité, le néant.

Elle ne regretta rien, parce que son ignorance la protégeait encore, et elle voulait quand même espérer que, plus tard, elle serait à son tour secouée du délire bienheureux. Il était impossible, à son avis, que le lyrisme débordant qu'elle avait admiré dans les pages de roman ne chantât que ce geste médiocre et d'un si piètre intérêt. Sa vanité l'empêchait de se taxer d'insensibilité, elle ne se croyait nullement un phénomène dépourvu des avantages habituellement dévolus à son sexe.

Le lendemain, sa sournoiserie, fruit d'une longue éducation, lui permit de feindre le bonheur, tandis qu'elle ne trouvait en elle-même qu'une sorte d'ennui fait de mécontentement.

Elle reprochait à quelqu'un d'inconnu quelque chose d'impalpable, impossible à préciser. Le mari fut dupe de son air rieur et de ses mines compassées, il se persuada d'avoir joué son rôle d'homme avec toute la science désirable. En réalité, il n'était pas expérimenté, et il avait mis dans ses gestes, à part un peu de précipitation, toute la délicatesse nécessaire, tout son savoir amoureux. Mais il lui était difficile de lutter contre un rêve qui avait grandi pendant plusieurs années.

Quelle que fut sa force, son habileté, il ne donnait que ce que la nature mettait à sa disposition, tandis que la vierge s'atten-

dait à des sensations supra-terrestres. Et, dans sa solitude nouvelle, elle recommença à rêver, cherchant ce qui avait manqué à ce début pour répondre à ce qu'elle s'était figurée. Elle avait seulement changé de tutelle, ne parvenant à se débarrasser de la timidité et de la crainte qui avait enveloppé sa jeunesse.

Envers son mari, elle manqua de franchise, comme à l'égard de sa mère, elle ne put donc lui avouer sa désillusion première et ses désirs secrets.

Alors qu'aux approches du plaisir son cœur battait à coups précipités, elle restait frigide. Il ne s'apercevait de rien, tout occupé, absorbé par sa propre jouissance. Il pénétrait, prenait possession de ce jeune corps aux chairs fermes. Elle fermait les yeux pour cacher son indifférence. Précaution inutile, il ne la regardait même

pas, ne pouvant supposer qu'elle ne l'avait pas accompagné dans cette crise d'épilepsie. Et elle devait profiter des quelques minutes où il restait anéanti, pour essayer, seule, d'un doigt habile, de faire vibrer la harpe rétive qui ne s'émouvait, des fois, que sous ces caresses légères.

Malgré sa dissimulation, il subsista entre eux un mur infranchissable qui les séparait mieux que toute barrière réelle. Malgré cela, elle conserva son attitude satisfaite et paisible, laissant au fond de son cœur un monde de pensées troubles qui, lentement, se précisaient en souhaits pervers.

Les jours ainsi fluèrent leur cours régulier, sans heurt, dans un calme factice. Les deux époux vivaient l'un auprès de l'autre sans communion morale, sans ces brusques épanchements qui resserrent l'union de

deux êtres qui s'aiment. Le mari sentait vaguement que sa femme n'était pas totalement à lui, mais il avait assez d'orgueil pour manquer de psychologie. Il croyait devoir être adoré parce que le maire et le curé avaient consacré leur mariage. Et Line savait l'aveugler par sa soumission tranquille et son habileté à mentir. Pourquoi aurait-elle tenté une libération qu'elle ignorait ? Toujours, elle avait été habituée à plier sous un joug quelconque, elle continuait donc, simplement désillusionnée, abandonnant la lutte avant de l'avoir entamée.

IV

La chevelure ébouriffée, son corps souple et gracile nu sous un ample peignoir de soie, les pieds nus dans des babouches de cuir rouge, Jeanne courut vers la glace. Une minute, elle considéra son visage aux traits purs et nota le cerne de ses yeux. Elle eut un rire gamin et silencieux :

— On a fait des folies... des folies

d'amour... les petits fous... j'en ai mal aux cuisses !

Sa douleur ne devait pas être excessive. car d'un pas allègre, elle s'en alla vers la salle à manger. Maurice l'y attendait, mais déjà il s'était installé chez lui dès le premier jour, parce que, pour lui, comme pour elle, la vie simplement continuait. Le dos enfoncé dans un fauteuil, les jambes sur une chaise, il lisait son journal. Jeanne vint à lui et s'assit sur ses genoux, tandis que de ses bras nus elle lui fit un collier tiède. Très sensible à ce contact palpitant, sans la moindre pudeur, d'un doigt nerveux, il déboutonna le peignoir et, les yeux fous, contempla le corps souple et nerveux de sa jeune femme. Comme les seins se dressaient orgueilleux ; comme leur pointe turgide était rose, d'un rose tendre. Il tendit les lèvres vers ces boutons tentateurs et les baisa longuement. Tout

de suite, elle ferma les yeux, son corps s'abandonnant, la tête renversée en arrière, le corps révulsé, s'offrant. Il l'apaisa... d'un geste audacieux... elle ne protesta pas... elle admettait tout... deux êtres qui s'aïment peuvent tout se permetre... il n'y a pas de fausse pudeur, des choses permises et des choses défendues, il n'y a que deux êtres jeunes, beaux, ardents, qui veulent vibrer !

Entre eux, nulle gêne, nul embarras, ils étaient l'un à l'autre, non point à cause des formalités du mariage, mais parce qu'ils s'aimaient sincèrement, parce qu'ils aimaient les caresses qu'ils se prodiguaient sans passion excessive, sans affolement.

Vaniteux, lorsqu'il la vit apaisée, il lui demanda :

— Eh bien ! Madame, êtes-vous satisfaite de votre époux ?

Elle eut un haussement d'épaules moqueur :

— Peuh ! tu sais, il ne faudrait pas trop t'enorgueillir de prouesses qui ne sont dues qu'à tes vingt-six ans !

— Comme tu es pleine de sagesse !

— C'est pourquoi je suis heureuse. Je pense tout simplement que le mariage est une union de deux individus.

— Et tu es heureuse ?

— Entièrement, complètement. Je désirais être toujours auprès de toi, parce que tu me plais. J'ai obtenu ce que je souhaitais, maintenant, il s'agit de continuer notre vie de façon à ce que nous soyons continuellement unis comme aujourd'hui.

Il la serra dans ses bras, confiant en l'avenir. Contre lui, il la sentait amou-

reuse et paisible, les sens calmés, le cœur en paix. Rien ne pouvait la troubler, ayant eu assez de confiance dans les bras de l'amant pour exprimer ses désirs, tous ses désirs, lui montrer ses préférences, lui indiquer ce que son corps ardent désirait, ne craignant pas de le guider, de le diriger, de ralentir ou de précipiter son rythme. Et comme il s'était plié sans difficulté, heureux lui-même du bonheur qu'il procurait, à toutes ses exigences, il l'avait conquis d'emblée, mettant en elle la satisfaction entière.

Maintenant, ils avaient d'autres soucis qu'ils partageaient avec sérieux, chacun apportant sa part d'intelligence et de bonne volonté dans la conduite des affaires communes.

Négligeant de boutonner son peignoir, le rejetant au contraire en arrière, les

mains aux hanches, elle exhibe avec impudeur son corps gourmand de caresses, bien campée sur ses hauts talons, les jambes gainées dans des bas de soie, ses cuisses orgueilleuses éblouissent par leur carnation tendre. La ligne du ventre est pure, à peine marquée d'une légère saillie... elle va se perdre vers des coins légèrement ombreux... blonds et lumineux ; les seins palpitent encore tant la secousse amoureuse a été profonde. Les yeux battus, elle reconnaît, avec un rien de gouaille :

— La lune de miel, c'est beau !... Tiens, à propos, on la passera à Paris !

— Evidemment, tu ne pensais pas aller à Naples ?

Elle dit :

— Non, c'est bon pour les décavés qui

se marient à quarante-cinq ans, après avoir nocé sur toutes les banquettes de velours de la capitale. Nous avons assez de jeunesse sans avoir besoin du soleil de Naples !

— Parfait ! Alors, que décides-tu ?

— Rien. On s'amusera de toutes sortes de façons durant tes huit jours de vacances... les distraction... nous les avons sous la main !

Elle eut un geste audacieux qui le fit sourire, fier de sa virilité.

Approuvé. Va t'habiller et nous filons déjeuner à la Cascade... Après, nous trouverons bien dans le bois des sentiers ombreux.... et déserts.

Elle s'enfuit en riant ; cette équipée plaisait à sa gaminerie de petite Pari-

sienne dessalée. Elle se fit belle pour plaire au mari qui était surtout l'amant. Et elle revint pour lui reprocher qu'il ne se préparait pas assez vite. Mais il se trouvait bien dans cette douce intimité, une paresse heureuse le retenait dans ce fauteuil. Il attira la jeune femme contre lui ; elle rit bien fort, ne protestant pas de cette fringale d'amour ; à peine lui reprocha-t-elle de friper sa jolie robe.

Mais ils sortirent enfin, un peu plus de rouge aux joues, une flamme joyeuse dans les yeux.

V

L'automne était venu avec son cortège de frimas et de mélancolie.

Mariées depuis quatre mois, Line et Jeanne s'étaient revues dans Paris, au hasard de leurs courses. Elles s'étaient tendrement enlacées, Line rendant les caresses avec une fougue qui en disait long sur son abandon. Jeanne, maîtresse d'elle-même, mais naturellement lascive, ne restait pas indifférente à ces caresses, que

d'autres, plus puissantes, ne lui faisaient tout de même pas dédaigner. Ce bavardage de quelques instants leur était doux à toutes deux et, toujours, Jeanne en riant gaiement se disait contente, tandis que Marceline s'affirmait heureuse.

Mais ensuite, Line regagnait le logis songeuse, mécontente, ayant mal aux nerfs, mal à la chair. Cette exubérance puérile de son amie la frappait, elle aurait voulu être comme elle, vivre légèrement, être heureuse, vibrer... toute... longtemps. Hélas ! il n'en était pas ainsi. Durant les longues solitudes de la journée, elle se jurait qu'il lui manquait quelque chose et alors son imagination s'en allait follement sur les ailes du rêve, lui faisant entrevoir dans son existence mille lacunes insupportables.

Dans la cuisine, elle écoutait Félicie, leur jeune bonne, qui chantait, heureuse.

Elle avait un ami qui, tous les soirs, elle le savait, la rejoignait dans sa chambrette, au sixième ; le matin, elle descendait, les yeux cernés, mais si heureuse... Elle avait envie de l'interroger, de lui demander des détails, des précisions. Elle n'osait pas, par pudeur, par respect des convenances.

En cachette, elle lisait des livres défendus, mais n'y trouvait pas ce qu'elle cherchait ; malgré leur crudité révoltante, ces romans, trouvait-elle, manquaient de précision. Ils l'émouvaient cependant. Elle s'enfermait dans sa chambre, tirait les rideaux, à la hâte se dévêtait, lisait avec frénésie, et bientôt sombrait anéantie, mais pas heureuse... elle espérait mieux que ces plaisirs solitaires.

Pendant toute sa jeunesse surveillée, elle avait espéré des joies extrêmes, des plaisirs troublants, des affolements de pas-

sion et, soudain, dès le mariage, elle se voyait plongée dans une vie quiète, sans hauts violents comme sans imprévus. Ce n'était point ainsi, pourtant, qu'elle s'était figuré l'amour, l'union avec le prince charmant qui, en l'occurence avait revêtu la forme de René. Certes, elle ne reprochait rien encore au mari, il se montrait doux, prévenant, paternel presque à son égard. Mais elle était désenchantée. Elle avait tout espéré ! Et rien n'avait vibré, réellement en elle, malgré ses efforts, sa bonne volonté. Elle attendait, elle était prête à toutes les fantaisies... à toutes les perversions ; mais lui, semblait ignorer ces désirs secrets et se contentait de répéter le même geste, pour le seul assouvissement de ses sens. Non, vraiment, ce n'était pas l'époux, le maître, celui qui commande, mais qui sait, *qui sait donner du bonheur !* Qui sait jouer de cet instrument capricieux qu'est le corps de la femme, qui sait en

tirer des sons profonds qui l'ébranlent de la tête aux pieds. Or, il ne l'ébranlait pas du tout, mais là pas du tout. Un peu d'énervement, puis de l'agacement, les nerfs qui se crispaient... c'était tout... L'apaisement ne venait pas.

. . . . . .

Les jours avaient fui après les jours sans apporter de changement dans cette situation et, de plus en plus, se creusait entre eux le fossé de l'indifférence.

Si la gaieté de Jeanne l'avait d'abord étonnée, bientôt elle la rendit curieuse. Comme l'amie l'avait invitée à passer la voir, elle s'y résolut enfin, espérant, par

cette compagnie, échapper un peu à la monotonie qui l'enveloppait comme un linceul. Et une après-midi elle sonna chez Jeanne. Maurice était là, libre par hasard.

La visiteuse trouva donc le couple au salon et se sentit ausitôt ragaillardie par l'affabilité de ses hôtes. Sans bien s'en apercevoir, elle devint subitement gaie comme eux, d'une exubérance légère, un peu sceptique, un peu nerveuse aussi. Elle admirait surtout la tendresse câline qui unissait les deux époux, leur liberté d'allure vis-à-vis l'un de l'autre. Pas une minute elle ne douta que l'amour le plus sincère les unît et elle les envia.

Puis, par un juste retour de sa féminité qui se refusait à admettre une supériorité chez une rivale, elle attribua cette bonne entente, cette camaraderie franche à Maurice, qu'elle vit brusquement paré de

toutes les qualités. Longtemps, elle s'attarda auprès d'eux, ne se lassant point d'un bavardage amusant et futile.

Et, quand elle rentra au logis, elle compara mentalement les deux hommes. Avec un sourire triste, elle découvrit soudain mille défauts à René. Il n'avait point, en sa présence, cet abandon, cette franchise de l'autre... Que lui manquait-il encore ? Elle ne savait plus exactement, mais assurément il était dépourvu des nombreux avantages qui faisaient tout le charme de Maurice.

En réalité, les deux hommes se ressemblaient, ils n'étaient ni meilleurs, ni plus mauvais l'un que l'autre. Seulement, ils avaient trouvé des femmes différentes. Marceline, domptée, tous ses instincts réfrénés par une éducation étroite, n'avait connu que la crainte sournoise, d'abord des parents, ensuite du mari. On croit, par

une surveillance constante réfréner les instincts sexuels... comme s'il était possible de tromper la nature ! Et tous les désaccords conjugaux, tous les détraquages proviennent de cette éducation hypocrite qui veut ignorer les besoins sexuels des filles. Dans ces conditions, Line, dès la première minute de leur union, avait eu ce manque de confiance qui avait tenu le mari à l'écart de sa vie intime. Avouer qu'elle restait frigide ou presque sous les caresses un peu brutales de son mari ? Elle n'avait jamais osé. Lui demander d'essayer de lui faire partager son bonheur ? Rien que d'y songer, elle sentait le rouge lui monter au front. Et, cependant, un peu de franchise eut amené l'harmonie dans ce ménage voué à la désunion.

N'osant pas manifester d'affection, elle n'avait pu aimer réellement, et son cœur, peu à peu, s'était comme refroidi. L'époux

restait pour elle le maître, le mâle. Elle n'était que la femelle, l'inférieure qui dirige l'intérieur. René n'avait pas insisté, n'avait pas cherché à faire jaillir l'étincelle... il l'avait tout de suite classée dans la catégorie des femmes frigides... et cela ne l'empêchait pas de trouver les apaisements que réclamait sa chair. Froide ! quand elle renfermait un brasier ardent qu'un peu de passion suffisait à enflammer. Satisfait cependant dans son égoïsme d'homme, il n'avait pas réclamé davantage et conservait cette situation supérieure que flattait sa vanité.

Huit jours durant, Line rêva de Maurice, il représentait pour elle le mari idéal, l'amant qui procurait à la compagne l'amour violent et les caresses secrètes auxquels elle aspirait. Il devait les connaître, lui, tous les gestes d'amour qui éveillent la sensualité... il devait être câlin,

patient, puis fougueux... il devait tout oser, lui... toutes les caresses, toutes les caresses qui faisaient se tordre de plaisir les femmes caressées. Rien que d'y songer, son jeune corps se révulsait, se tordait, et elle passait de longues heures nue, allongée sur son lit, les bras crispés sur sa chair qu'elle torturait pour essayer, en vain, de l'apaiser.

Cette semaine écoulée, elle ne put se maîtriser plus longtemps et retourna chez Jeanne. Elle choisit un samedi après-midi, sachant que Maurice ne travaillait pas et, de même, au risque de se montrer indiscrète, arriva de bonne heure, afin de ne pas les manquer.

Ils allaient sortir, ils l'entraînèrent donc au dehors, gaiement, sans arrière-pensée, la traitant en camarade, comme ils se traitaient mutuellement eux-mêmes. Elle fut

heureuse et les suivit docilement, cachant avec sa sournoiserie habituelle le plaisir que lui causait cette escapade. Ils s'arrêtèrent au Pavillon chinois, le jeune homme s'assit entre les femmes. Encouragé par la présence d'une étrangère, d'une femme, il se montra brillant, eut des saillies vives, quelquefois un peu osées, qui ancrèrent dans l'esprit de Marceline l'idée qu'il possédait l'art précieux de l'amour. Elle l'examina à la dérobée, osant s'arrêter sur un point qui l'intéressait particulièrement ; elle osa même, feignant une maladresse, le palper, s'excusant aussitôt avec une feinte confusion.

Aussitôt, elle le désira instinctivement, mais alors ne sut plus se défendre aussi habilement de l'attirance qu'il éveillait en elle. Son regard s'attachait à lui, languide et trouble, avec, au fond des prunelles, une flamme nouvelle. Elle était absente,

regardait, ne voyait pas... Maurice la prenait... la dénudait... toute nue... à ses genoux, il parcourait de baisers fous son corps ému qui se tendait vers la bouche de l'aimé, tandis que ses mains nerveuses emprisonnaient la tête de l'aimée, pour la plaquer contre sa chair brûlante.

Jeanne ne remarqua rien, ayant confiance en son mari, et Maurice fut encore plus aveugle, manquant autant de fatuité que de désirs. Ils restèrent donc camarades jusqu'au bout avec, cependant, un peu plus d'intimité.

Line les quitta tristement et retourna au logis, en proie à une émotion violente. Soudain, elle se disait qu'elle avait manqué sa vie, que son ignorance l'avait empêchée de choisir justement l'homme qui devait être le compagnon de son existence. Bien vite, elle méprisa le mari ; non seu-

lement elle le jugea inférieur à l'autre, mais à tous les hommes en général. Le cœur douloureux, elle se lamenta, se jugeant incomprise auprès d'un époux qui ne savait éveiller en elle le feu de la passion profonde qui la laissait toujours dans l'attente d'un spasme qui ne venait pas.

Dès le soir, elle perdit de son allure craintive et devint subitement hautaine, avec une attitude empreinte d'ironie. Cela déplut à René, qu'elle avait habitué à une sorte de soumission machinale. Toutefois, il ne se plaignit pas, croyant à une mauvaise humeur passagère. Il s'inquiéta cependant, lorsque, certain soir, voulant caresser sa femme, il fut tout étonné de la trouver rebelle, tenant à pleines mains son pyjama ; il voulut insister, avec un rire moqueur, elle le laissa... le bec dans l'eau. En vain, il supplia, commanda, exigea, elle resta insensible...

— Mais pourquoi...

— Pour rien...

La semaine s'écoula ainsi, Line fuyait le logis où elle croyait se déplaire, errant par les rues, les magasins, les salons amis, se répétant inlassablement que son malheur avait atteint son apogée. Les rêves reprirent avec plus d'acuité, elle aspira à des étreintes affolées, elle rêva à toute une gymnastique compliquée, à des caresses bizarres... elle se gava d'une littérature pleine de lyrisme qui exaltait encore ses désirs. Et sans cesse, elle pensa à Maurice, elle se vit dans ses bras et se jura que lui, au moins, saurait lui arracher le cri suprême de la passion heureuse. Elle revit Jeanne, qui l'invita pour le samedi suivant. Elle n'eut garde de manquer à ce rendez-vous, y courant, le cœur étreint par une angoisse morbide. Maurice s'étonna

de la continuelle absence de René. Elle la mit sur le compte du travail. Alors, Jeanne les pria à dîner tous les deux pour le lendemain. Elle accepta, préférant encore avoir son mari à côté d'elle, plutôt que de se priver de voir Maurice.

Son exaltation s'accrut cette après-midi, elle étudia le jeune homme, lui découvrit des qualités nouvelles, envia et détesta Jeanne.

La gaieté naïve du couple, qui ne croyait pas au mal, parce qu'il ne le pratiquait pas, augmentait encore leur intimité, qui se doubla d'un laisser-aller charmant. Alors, Marceline eut une idée perverse, elle souhaita que René plut à son amie, afin d'avoir une liberté entière auprès de Maurice. Dès cet instant, elle fut impatiente d'être au lendemain pour entamer ce chassé-croisé.

Elle lisait en cachette des romans très osés, elle n'ignorait pas ce que l'on appelait des parties carrées. Il lui était donc doux de songer à ces horreurs... tous les quatre, nus, dans une chambre... à même le sol... sur un tapis... elle... Maurice, Jeanne... avec son mari... cela serait excitant... cette grosse Jeanne, elle avait des ressources extraordinaires de volupté... elle ferait quelque chose de son apathique mari, elle le dresserait, le dégauchirait, lui apprendrait des mignardises !

René avait entendu parler de Jeanne par la mère de sa femme, il fut donc mécontent de cette invitation, et reprocha à Line d'avoir renoué des relations avec l'ancienne amie.

Pour toute réponse, elle haussa dédaigneusement les épaules. Son mépris s'accrut, elle le jugea mesquin, n'admet-

tant pas qu'on jugeât les autres par ouï-dire.

René s'étonna de cette liberté grandissante que prenait Line et l'attribua avec aigreur à ses visites à Jeanne. Une discussion — la première — surgit entre eux et, au fond de leur cœur, à tous deux, subsista ensuite un peu de rancune et de mauvaise humeur.

Mais, le lendemain, René changea vite d'avis, lui aussi fut aussitôt conquis par le charme franc et désinvolte de Jeanne, lui aussi la compara mentalement à sa compagne et l'avantage ne fut point pour cette dernière.

Ils furent reçus aimablement, avec cette gaieté exubérante que le jeune couple heureux apportait à tout ce qu'il faisait. N'ayant aucune arrière-pensée, ils s'aban-

donnaient librement à leur plaisir, ne souhaitant pas le mal, se contentant l'un de l'autre. Il n'en était pas de même pour René et Line, tous deux avaient pris lentement l'habitude de l'hypocrisie, n'extériorisant jamais leurs pensées, ils les retournaient inlassablement en eux, créant ainsi des désirs et des aspirations mauvaises.

Lui aussi désira donc Jeanne, mais moins ardemment que Marceline désirait Maurice. Il souhaitait seulement un divertissement qui eût changé la monotonie de son existence. Il examinait la jolie fille avec insistance, très attiré par un mollet rebondi, il eut même la joie d'apercevoir un peu d'une cuisse nue, ronde, rose, charnue, affriolante. Il n'avait point peur de désunir un ménage, parce qu'il ne croyait plus à l'union dans le mariage ; il se persuadait que ce bonheur serein, étalé par ses nouveaux amis, n'était qu'une façade

derrière laquelle il y avait la même aigreur rageuse que chez lui.

Le repas fut d'une gaieté particulière, et ensuite, tout en prenant le café, René se rapprocha de Jeanne et flirta aimablement. Elle rit, sans craindre le danger, ne doutant point de l'amour unissant l'autre couple.

Line, voyant le succès de sa tentative, s'installa près de Maurice. Jambes croisées, elle le frôla, se pencha, lui laissant apercevoir sa poitrine avec ses seins menus, dont les pointes turgides se gonflaient de désirs. Elle le frôla de si près qu'il la sentait trembler de désirs. Les yeux mi-clos, très près du spasme, elle était émouvante. Il ne resta pas insensible, il flirta, mais avec une légèreté amusée, simplement pour la satisfaction de dire quelques fadaises à une jolie femme en mal d'amour. Mais Marce-

line se prenait à ce jeu, plus naïve encore qu'elle ne voulait l'admettre, elle acceptait pour argent comptant les compliments qu'il lui débitait.

De là à s'affirmer être aimée, il n'y avait qu'un pas, rapidement franchi. Elle ne se retint plus, laissa deviner la passion qui la rongeait. Son regard avait une flamme chaude qui perçait Maurice, et qui, à force, arrivait à mettre en lui un émoi réel. S'il n'avait point de fatuité, il possédait assez de clairvoyance pour comprendre la mimique hardie de sa voisine.

Si un homme se persuade d'être désiré par une femme, il ne tarde pas à la désirer ardemment à son tour. C'est un fait presque mécanique qui se produit à peu près toujours. Il résulta donc de tout cela que Maurice n'attendit plus qu'une occasion de gagner son premier chevron dans

la carrière de Don Juan. Lorsque les invités se retirèrent, il était absolument en effervescence, sa poignée de main à Line fut plus vigoureuse que de coutume, avec quelque chose de mystérieux qui indiquait qu'ils s'étaient compris.

Marceline revint donc au logis, radieuse, certaine de toucher au bonheur. Vis-à-vis de son mari, elle continua de se montrer hautaine et méprisante.

René fut vexé et jura de se venger, quand ce ne serait que pour montrer à sa femme à quelle valeur l'estimaient les autres. Il ne la méprisa point, parce que ce n'est pas là, d'ordinaire, le sentiment de l'homme, mais il la considéra avec moins d'attachement, la jugeant encombrante et inutile.

La scission entre eux s'accentuait, cha-

que jour apportait un peu plus de mauvaise humeur de part et d'autre. Au lit, le drame devenait poignant, Line s'éloignait, le repoussant lorsque de ses mains désireuses il cherchait à l'émouvoir. Il questionnait toujours, haletant :

— Dis, Line, je veux... laisse... voyons.

Muette, elle le repoussait, les cuisses serées.

— Mais enfin, c'est mon droit... tu ne peux refuser...

Elle riait, mauvaise :

— Et si je ne veux pas...

Il luttait, voulant prouver sa force, sa supériorité. Elle se défendait, le griffait, il arrachait, déchirait le pyjama, et comme un fauve dans la jungle, maîtrisait la femelle qui, les dents serrées, luttait, et n'était vaincue que par la force, laissant le mâle se débrouiller tout seul.

VI

Marceline avait dit qu'elle reviendrait le jeudi. Maurice s'arrangea pour être là et le trio sortit encore. La température était froide mais sèche, une promenade au Bois les tenta, et ils partirent joyeusement.

Jeanne n'avait aucun soupçon, n'ayant jamais eu l'idée que son mari pût tromper sa femme six mois après son mariage. Du reste, la jeune femme lui répétait, en toute

occasion, que son bonheur était entier, sans limites, vantant René par besoin de prouver à l'autre que sa situation n'était point unique.

Mais Maurice et Line, pendant cette promenade, échangèrent de nombreux regards qui valaient plus qu'une déclaration. Le jeune homme se sentait envahi par un fat orgueil. Il souhaitait de posséder l'amie, simplement pour s'affirmer sa supériorité sur un rival, cela flattait sa vanité.

Il n'en était pas de même pour la malheureuse, étreinte par une passion morbide. Elle se répétait qu'elle ne connaissait rien de l'amour et que Maurice serait l'éducateur. Elle serait une élève soumise, prête à toutes les complaisances. Il commanderait, elle obéirait... il pourrait tout se permettre, elle lui ferait le don de son

corps, de son âme... elle serait sa servante, accroupie à ses pieds... Ah ! elle aussi, elle lui donnerait du bonheur, il se tordrait dans des caresses infernales... et lui, lui apprendrait tout ce qu'elle ignorait et tout ce qu'elle supposait.

Près de lui, nulle pudeur ! Elle vibrerait hardiment comme elle l'avait rêvé, jadis, durant sa jeunesse solitaire et craintive.

A un détour d'une allée, Jeanne s'étant attardée en arrière, ils se trouvèrent seuls une demi-minute. Malgré le froid, elle portait un corsage très décolleté, tout bas, à l'oreille, il lui dit :

— Penchez-vous, devant moi, comme pour ramasser quelque chose !

Les yeux troubles, elle obéit. Il se pen-

cha sur elle et tout aussitôt se relevèrent, tandis qu'il lui murmurait :

— J'ai vu vos seins, vos seins avec leurs bouts tout raides, tout roses... je voudrais les baisers... les mordre !...

Elle faillit se trouver mal, tout le corps haletant de désirs fous... Ah ! mépriser les conventions, se donner à lui, là, tout de suite, sur le sol durci... le laisser la culbuter, fourrager dans ses vêtements, être nue devant lui, et bientôt se tordre de bonheur !

Elle se ressaisit, frissonna de plaisir, ses paupières se levèrent et franchement elle fixa le jeune homme, oubliant pour cette fois sa sournoiserie habituelle. Ils eurent un serrement de mains furtif et Jeanne les rejoignit.

Il était trop tard, le pacte entre eux était conclu. Maurice escomptait bientôt une victoire facile, victoire, pensait-il, qui n'aurait point de suite, passade amoureuse et joyeuse... un peu de changement, ce qui ne l'empêcherait pas d'aimer Jeanne.

Se refuser lui semblait ridicule. Joseph n'a laissé à la postérité qu'un nom sujet à moqueries. Et puis, Marceline s'était ingénument jetée à sa tête, pouvait-il la repousser sans faire preuve de cruauté et d'égoïsme. Le principal c'était d'être prudent. Jeanne ne le saurait pas et cette petite serait heureuse, grâce à lui.

Ce René devait être un bénêt, un impuissant, peut-être ? Elle avait besoin de caresses, cette belle petite, il lui en donnerait. Il en ferait une amoureuse ardente, il éveillerait ses sens rebelles, il la ferait se tordre sous lui de bonheur... elle serait

une maîtresse idéale, douce, aimante et si reconnaissante du bonheur qu'il lui dispenserait.

Line, elle, rentra ce soir-là au logis complètement affolée. Elle s'enferma dans sa chambre et, là, en face d'elle-même, supputa les délices que lui procureraient ce premier amour. Elle se répétait, en effet, qu'elle aimait sincèrement, profondément, et ne doutait point que ce sentiment fut partagé. Sa coquetterie instinctive l'empêchait de se juger inférieure à Jeanne et elle croyait que son ignorance amoureuse était un charme de plus pour Maurice.

Elle voulut contempler son corps, son corps presque vierge. A la hâte, elle enleva sa petite robe, aspirant avec délices l'odeur capiteuse de sa chair jeune et saine. Elle frôlait son ventre ferme, s'attardait, caressait sa croupe nerveuse, prenait à pleine

main son sein d'un modèle si pur, s'amusait à en serrer la pointe et s'amusait à le voir devenir turgide.

Face à la glace, elle s'examinait ; le buste était parfait, la taille souple, la croupe fine mais rebondie, les cuisses étaient rondes et si mobiles. Elle s'amuse à faire des cabrioles, prenant les postures les plus audacieuses, nue, accroupie sur le tapis... Elle ferme les yeux, allongée, tous les membres raidis par l'angoisse voluptueuse qu'elle attendait, tandis qu'elle voyait se pencher vers elle, la prendre dans ses bras, lui baiser farouchement les lèvres... Maurice... Maurice, son bel amant.

*

* *

A table, elle fut absolument insupportable.Tout ce que faisait le mari lui semblait bête, maladroit ou dépourvu de raffinement. Elle le considéra comme un butor sans délicatesse qui, dans l'intimité, ne conservait plus aucune retenue. Elle le comparait à Maurice qu'elle ne voyait que durant deux heures, c'est-à-dire lorsque ses défauts véritables étaient cachés par la nécessité du dehors. Pendant le temps qu'ils étaient ensemble, le jeune homme, naturellement, se tenait dans une stricte politesse, y ajoutant une galanterie aimable. Mais cette attitude de circonstance, il aurait été incapable de la soutenir un jour entier.

Tout cela, Line ne le percevait point, n'ayant, dans sa jeunesse, jamais pris l'habitude de réfléchir pour elle-même. La discipline familiale l'avait pliée à une règle établie, ne lui laissant que l'imagina-

tion pour s'en évader secrètement. En outre, le premier homme qu'elle avait intimement connu c'était son mari ; auparavant, aucune relation masculine suivie ne lui avait permis de faire de différence entre plusieurs individus. Et, maintenant, la demi-liberté que lui donnait le mariage lui découvrait des horizons nouveaux.

*

* *

N'ayant point choisi l'époux elle-même, elle ne pouvait s'adresser des reproches. Au contraire, elle s'en prenait au hasard, à la chance, et, comme elle aspirait à sa part de bonheur, elle tentait de corriger

cette malchance par des à-côtés dont elle méprisait négligemment la déloyauté et la malhonnêteté. Aux époques précédentes, la religion aurait été un frein, mais actuellement, avec l'éducation matérialiste, quoique sévère, elle ne trouvait devant elle que sa conscience, et cette conscience lui donnait raison, justement parce qu'elle s'était mariée sur l'avis des autres.

De son côté, René la trouva encore plus acariâtre que de coutume et souhaita plus énergiquement la tromper, considérant ce geste comme une juste punition. Après dîner, il sortit, la laissant seule à la maison. Elle en fut heureuse, ayant ainsi du temps pour rêver. De nouveau, elle s'enferma dans sa chambre et pensa à Maurice. De son pyjama, elle ne conserva que la petite veste, largement ouverte et qui ne voilait rien de son corps énervé, de ce

corps qu'elle caressait, lorsque le rêve devenait plus précis, d'un geste saccadé et convulsif. Cuisses serrées, blottie dans une énorme bergère, une à une elle compta toutes les qualités de l'amant futur, notant au passage tous les défauts du mari. Et, surtout, elle songea mystérieusement, avec une sorte de honte ingénue, aux plaisirs tour à tour délicats et pervers que lui procurerait cet amant savant.

Quand René rentra et qu'il voulut la prendre dans ses bras comme d'ordinaire, elle le repoussa presque brutalement. Qu'avait-elle besoin de ses baisers maintenant qu'un avenir riant et tout fleuri de perversité s'ouvrait devant elle ? Car c'était surtout la perversité qui l'attirait, son imagination avait lentement athrophié en elle toute moralité, le geste normal lui semblait manquer de saveur, s'il n'était entouré de détails extraordinaires, tour à

tour, elle serait son esclave, il serait le maître auprès duquel elle viendrait se prosterner, baisant ses pieds... il la relèverait, la prendrait dans ses bras... elle serait l'élue, la sultane... la maîtresse du dieu... dans ses bras elle serait heureuse... maîtresse soumise, humble, qu'il corrigerait si elle le méritait... elle était prête à accepter les pires punitions, ses coups, pour elle, seraient de douces caresses. Puis, à son tour, il serait son esclave soumis... elle commanderait, il obéirait, esclave de son corps, de ses caprices.

L'esprit dépassait la matière, ses besoins étaient cérébraux plus que physiques, à cause de la solitude dans laquelle si longtemps elle avait vécu. Déjà, elle se figurait le premier rendez-vous comme dans les romans qu'elle avait lus. L'adultère lui paraissait un incident marital, quelque chose comme un condiment nécessaire.

La cause primordiale de cette sorte d'amoralité était que jamais encore elle n'avait aimé et, naïvement, elle prenait cette exaltation des sens pour une affection profonde et réelle. Or, l'amour, à son idée, excusait tout, c'était le grand moteur de l'humanité, devant lequel il fallait plier si l'on ne voulait être brisé. Et maintenant, mieux instruite qu'au moment des fiançailles, elle reconnaissait que jamais elle n'avait eu pour René ce sentiment tendre, surtout lorsqu'elle s'arrêtait à l'attirance qui la poussait vers Maurice.

VII

Chez Jeanne, la vie continuait paisible et régulière. En réalité, Maurice pensait peu à Marceline, se trouvant heureux et satisfait auprès de sa femme qui, tous les matins, après une nuit très active, le laissait sans désirs et les jambes un peu molles.

En réalité, il ne désirait pas Line, et s'il répondait à ses avances c'était plutôt par orgueil.

Jeanne, de son côté, n'avait rien remarqué, son amie ayant assez d'hypocrisie pour se cacher d'elle, elle avait l'habitude de dérober ses pensées les plus secrètes à sa mère, il ne lui était donc guère difficile de tromper une étrangère prévenue à l'avance en sa faveur.

Cependant, Line retourna la voir et s'arrangea de façon à rencontrer Maurice. Puis, un dimanche, elle les invita à son tour. La semaine entière elle fut nerveuse, à la seule pensée de cette longue après-midi à passer auprès de celui dont elle avait fait son idole. Rien de définitif n'avait été échangé entre eux... pas de précisions, de rendez-vous fixe, rien de pratique en somme... ce qui n'empêchait pas la jeune femme d'avoir la chair en émoi.

Le grand jour arriva enfin. Le matin, elle fut debout à la première heure, afin

de surveiller les domestiques dans leurs préparatifs. Elle voulait que cette petite fête fut d'une intimité élégante et chaude. Son mari la plaisanta sur ses soucis de maîtresse de maison. Elle haussa dédaigneusement les épaules et le jugea honteusement prosaïque. Ses efforts, croyait-elle, avaient une raison plus haute, un but plus tendre.

C'était tout son amour exalté qu'elle voulait faire percevoir à l'ami, à travers les mille attentions charmantes qu'elle préparait. En vérité, il ne verrait rien de tout cela parce que l'homme rarement est touché par ces moyens détournés, sa psychologie reste toujours plus superficielle, plus physique, si l'on peut dire. Mais elle n'avait jamais pu étudier l'homme et lui croyait de ces attendrissements puérils auxquels sa féminité s'arrêtait doucement.

Maurice et Jeanne se présentèrent joyeux comme de coutume, avec, épandue sur toute leur personne, cette nonchalance rieuse, fruit de leur bonne entente et de la sécurité de leur existence.

René fut heureux de les voir et trouva la jeune femme plus jolie encore, la comparant mentalement à la compagne dont le caractère s'aigrissait chaque jour davantage.

Marceline eut avec Maurice un serrement de mains prolongé qui fit battre follement son pauvre cœur malade, et elle ne douta plus d'être aimée parce qu'elle le souhaitait.

Le déjeuner fut gai grâce à l'entrain de Jeanne ; les deux hommes y répondirent aisément, mais Line conservait une attitude soucieuse, ayant au fond d'elle-

même une angoisse étrange faite d'espérance et de crainte. Elle se disait que cette journée ne se terminerait point sans apporter une décision définitive et l'idée de la faute commençait à la troubler.

Au salon, après le café, Jeanne s'installa au piano, et René, galant, se précipita auprès d'elle pour lui tourner les pages d'une partition qu'elle connaissait par cœur. Maurice n'avait aucune jalousie, possédant en sa femme une confiance tranquille qui chassait de son esprit même la pensée de la chute possible. En revanche, il était content d'être débarrassé de la présence du mari, afin de pouvoir à son aise flirter en compagnie de Line. Il ne souhaitait rien d'autre que ce flirt aimable et amusant, mais Marceline avait de plus douces espérances. La passion la tenaillait, son imagination n'ayant jamais connu de frein exaltait ce désir physique et trouble qui s'enfonçait en elle lentement.

Auprès du jeune homme, elle fut timide comme une vierge, elle eut des rougeurs subites, parce que dans son esprit passaient des suppositions scabreuses. Il fut étonné de cette attitude et, désireux de la tranquilliser, se fit plus doux, plus tendre. Il obtint ainsi le résultat contraire, elle vit dans cette manière d'agir une preuve indubitable d'amour et, ne sachant encore rien de la vie, s'abandonna brusquement à l'affolement de sa passion. Ne voyant plus rien que l'aimé, elle se laissa aller contre lui, sa joue toucha son épaule et le sourire de ses lèvres rouges était, à lui seul, une offre de son corps. Mis ainsi au pied du mur, il n'osa plus reculer, quoi qu'il reconnût soudain ne pas énormément désirer la jeune femme. Mais il devait à sa qualité de mâle de répondre à ses avances impératives. Il prit la main de Line et la pressa amoureusement. Ils se

rapprochèrent, prêts l'un et l'autre aux défaillances suprêmes.

Jeanne plaqua quelques accords et cessa de jouer. Elle avait vu le geste, et un sourire moqueur avait glissé sur ses lèvres. Pourtant, elle se refusa à s'attarder longtemps chez l'amie perfide, et bientôt elle trouva un prétexte pour entraîner Maurice.

Seule, Marceline se sentit folle d'une joie désordonnée, elle se jurait qu'elle aimait et qu'elle était aimée. Elle ne remarqua pas qu'il n'y avait en elle aucune impatience, et son cœur, malgré son exaltation, se contentait de ce demi-bonheur.

Dehors, Jeanne ne fit à son mari aucune scène. Elle lui dit seulement qu'elle avait surpris le rapprochement languide qui

indiquait assez le genre de leurs sentiments.

Franchement, elle demanda :

— Où veux-tu en venir ? Ne vois-tu pas que c'est une petite bécasse qui se lance les yeux fermés dans la première intrigue qui se présente. Ne te rends-tu pas compte que tu brises son ménage et sans doute aussi le nôtre, parce qu'il y aura quelque chose de changé entre nous ?

Il haussa les épaules :

— Que faire ? Je ne puis pourtant jouer le rôle d'un Joseph pudibond ?

Elle éclata de rire :

— O vanité masculine ! Laisse-moi agir et ton orgueil sera sauf.

Le lendemain, Line, effondrée dans un fauteuil, lisait le billet suivant :

Ma pauvre chérie,

Tu es certainement une petite bête et je te vois courir gaiement à ta perte, je préfère cependant que tu exerces tes talents de séduction auprès d'un autre que mon mari. Tu ne t'étonneras donc pas de ne plus nous revoir. Inutile d'ajouter que j'ai surpris hier ton manège vis-à-vis de Maurice. Crois-moi, le plus paisible des époux vaut mieux que l'amant le plus troublant.

A toi quand même,

Jeanne.

Line, furieuse, froissa le papier et le jeta loin d'elle. Son beau rêve soudain venait de se briser, comme tous les beaux rêves, du reste.

VIII

Line fut atterrée par ce coup du sort et, durant quelques jours, resta chez elle prostrée, sans courage, se répétant que son cœur était mortellement déchiré. Pourtant, elle s'étonnait de ne point souffrir davantage et se taxait intimement d'insensibilité. Tout d'abord, elle avait espéré que Maurice se révolterait contre cette tyrannie de sa femme et qu'il reviendrait la chercher, pour lui faire goûter les suprê-

mes extases. Rien de tout cela ne se passa. Le jeune homme demeura invisible, préférant la paix du foyer aux bouleversements inutile d'un adultère. L'homme est naturellement paresseux, il ne recherche pas l'effort, pour le simple plaisir de se mouvoir, il lui faut un moteur qui, le plus souvent, sera l'orgueil, rarement l'amour. Or, la vanité de Maurice était satisfaite, il avait échappé au surcroît de besogne que lui aurait procuré une maîtresse, sans qu'il lui en coûtât un geste. De cela, il était vraiment reconnaissant à Jeanne et l'en admirait un peu plus.

Mais Line ne se trouvait point dans un état d'esprit identique. Outre que ses illusions s'étaient piteusement envolées, sa coquetterie était blessée. Elle se demandait ce qui manquait en elle et qui, chez les autres, attachait les hommes. Ainsi, elle vécut une période de mélancolie et de découragement, s'affirmant chaque jour que

son infériorité sur la généralité de ses sœurs était certaine. Dans tous les romans qu'elle dévorait hâtivement maintenant, elle voyait toujours une femme amoureuse et un mâle éperdu. Elle ne remarquait point les circonstances qui expliquaient l'exaltation de ces passions, le fait brutal la frappait seul. Elle ne pouvait donc sortir de ce dilemme : ou toute la littérature n'était que mensonge, ou bien, conformée autrement que les autres, elle n'éveillait pas chez l'homme cet amour extraordinaire qu'elle attendait toujours. De nouveau, elle se replia sur elle-même, comme jadis au foyer maternel, et son imagination devint tout elle-même, ne laissant rien à la logique ou au sentiment. Vaguement, elle attribuait aussi son échec à René et le détesta un peu plus, tout en le méprisant secrètement parce qu'il n'avait pas su créer en elle cette passion exorbitante qu'elle appelait l'amour.

Après ce premier abattement, il y eut évidemment une réaction violente. Avec colère, elle se révolta contre la destinée qui l'avait faite malheureuse, le cœur vide et les sens inassouvis. De même, elle ne voulut pas admetre que, contrairement à toutes les femmes, elle ne put s'attacher à un amant. Ce lui devenait une idée lancinante et, pour s'apaiser, elle devait arriver à se prouver le contraire. Une première fois, elle avait cru aimer, maintenant elle n'aspirait plus qu'à être aimée, sans rien donner d'elle-même. Ce n'était plus qu'une satisfaction d'orgueil qu'elle cherchait et non un apaisement à ce qu'elle appelait avec lyrisme son isolement sentimental.

Chaque jour, la présence de René lui était plus pesante, mais elle savait cacher son ennui sous un visage riant et des attitudes doucereuses. Elle agissait ainsi,

instinctivement, pour endormir la méfiance du mari, parce que fermement elle avait l'intention de sortir du droit chemin. L'occasion ne se présentait pas, mais dans sa famille, courbée sous la discipline sévère, elle avait appris la patience. Sa conduite ne fut plus qu'une perpétuelle hypocrisie avec, parfois, de vagues sursauts de crainte.

Autour d'elle, avec rouerie, elle étudiait les hommes, les scrutait, acquérant peu à peu une véritable science divinatoire. Parmi tous ceux qu'elle rencontrait cependant, elle ne parvenait pas à faire son choix, aucun ne la serrant d'assez près pour l'encourager. A son apparence paisible, on s'affirmait que la lune de miel éclairait toujours l'union du jeune ménage et personne ne se hasardait à entamer un flirt inutile. En outre, tous ceux qui étaient mariés lui déplaisaient incon-

sciemment, ils avaient en eux quelque chose de satisfait, de repu qui l'éloignait. Elle n'espérait point trouver là la grande passion à laquelle, sans relâche, elle rêvait.

Comme elle s'isolait volontairement, n'ayant plus vis-à-vis de l'époux la demi-confiance du début, sa mélancolie s'accrut, se transformant en une sorte d'hypocondrie rageuse. Elle en voulait à l'humanité tout entière de son prurit sentimental et de son exaspération amoureuse.

Puis, un matin, elle se résolut. Après réflexion, elle s'était affirmé que, seul, un célibataire, débarrassé de toute entrave, lui procurerait le bonheur complet.

Dès l'après-midi, dans un salon ami, elle manœuvra de façon à se rapprocher d'un jeune homme qui, depuis longtemps, attirait son attention. Il avait le même âge

qu'elle et partant un peu plus d'illusion. Elle flirta audacieusement et, à cette première tentative, réussit à le quitter brusquement, le laissant sous le charme de sa beauté gracile et de ses minauderies perverses.

Il vint la voir et elle le reçut dans la solitude de son boudoir comme un vieil ami.

Leur conversation cependant fut paisible, une crainte vague la retenait et, seule en face de cet homme, elle perdait de sa belle assurance. Lui, la désira, comme on désire instinctivement toutes les femmes que l'on rencontre lorsqu'on a vingt-cinq ans. Il voyait en elle une agréable maîtresse susceptible d'égayer ses après-midi désœuvrés. Toutefois, il ne s'avança point, ignorant encore si la place serait aisée à prendre.

Lorsqu'il s'éloigna, Line éprouva un serrement de cœur, il lui semblait qu'elle avait manqué une occasion fugitive et se reprochait son manque d'audace. Pourtant, à l'idée de s'offrir ainsi brutalement, son orgueil se révoltait, mais, en même temps, son impatience de goûter à un bonheur qu'elle supposait merveilleux lui rongeait le cœur.

A la troisième entrevue, elle employa la méthode classique et, à mots couverts, se plaignit de son époux. André s'étonna, le ménage paraissant au dehors tellement uni. Il se fit plus tendre, plus pressant. Les confidences devinrent plus nettes et ils se séparèrent avec un serrement de mains attristé, et Line avec des larmes au bord des cils.

Une fois seul, le jeune homme eut une minute de gaieté railleuse.

Cette petite femme était malheureuse, il ne demandait certes pas mieux que d'être son consolateur. Dès lors, ce fut rouerie contre rouerie, les deux adversaires se confrontèrent avec la même intention, sans vouloir la laisser transparaître. Mais il n'y avait entre eux aucun sentiment tendre.

Lorsque Marceline se crut aimée, sa vanité fut tranquillisée et elle désira moins le jeune homme, jugeant ne pas éprouver à son égard l'affolement bienheureux. Elle se montra donc plus froide vis-à-vis de lui, espérant toujours qu'un hasard se présenterait lui évitant de se donner à celui-là. Cette résistance l'énerva, l'impossibilité de posséder la femme le convainquit bien vite qu'il aimait et il commença à souffrir.

A chacune de ces visites, il avait un

visage plus attristé, une mine plus suppliante. Il lui parlait tout bas, avec de grandes phrases lyriques qui, peu à peu, glissaient dans l'âme ingénue de Line l'illusion de la passion. Elle en eut pitié, ne se dit plus qu'il éprouvait pour elle une affection tendre, mais une véritable adoration. Comme elle avait été torturée par la solitude, elle le voyait subissant les mêmes tourments et elle en ressentit un plaisir sadique.

Et, brusquement, un matin, en pensant à André, elle se figura que dans ses bras elle goûterait aux joies délicates de la volupté, parce qu'il serait pour elle l'esclave charmant et doux, se pliant à ses mille volontés. Aussitôt, sa décision fut prise, elle se donnerait, non plus dans le feu de la passion, mais par simple curiosité, pour connaître ce que toujours on lui avait caché. Son ignorance lui assurait

qu'il y avait plusieurs sortes de sensations, et celles obtenues avec le mari ne devaient être que le fruit d'un enlacement banal. Or, elle aspirait à de l'extraordinaire, que son imagination lui faisait sans cesse entrevoir. L'amour s'ornait de multiples condiments, de préparatifs étranges et de décors bizarres. Elle ne supposait point que la faculté de sentir fût unique, quel que fût le compagnon. Elle s'attendait à des pâmoisons quasi douloureuses sous l'étreinte du plaisir.

Ce que lui avait donné son mari n'était que la portion congrue destinée à la femme honnête, elle voulait mieux parce qu'elle supposait qu'il y avait autre chose.

L'après-midi, elle rencontra André. Il fut tendre, amoureux, prometteur, comme de coutume. Alors, en rougissant, elle parut fléchir et accepta un rendez-vous

pour le jour suivant. Et, à ce rendez-vous, elle courut, affolée de curiosité, prévoyant des distractions perverses, des étreintes tumultueuses.

Le jeune homme la reçut dans une garçonnière classique, égayée de fleurs en son honneur. Elle tremblait auprès de lui et lui se sentait ému, craignant de se montrer maladroit. Il manquait de l'emballement causé par l'amour, et ses gestes étaient indécis.

Il s'y prit comme le mari le soir des noces et, à Line, il parut suprêmement ridicule. Elle rit de le voir si gauche, si hésitant, quand elle s'attendait à une prise de possession enflammée. Et quand elle se retira, un doute était dans son cœur. Elle se demandait si vraiment les hommes différaient entre eux, ou si, au contraire, dans l'intimité, ils étaient tous semblables.

Elle se figura André, comme René, en pantoufles, fumant sa pipe et lisant son journal. Elle se moqua de lui et le méprisa autant que le mari. Pas une minute, il ne lui vint à l'idée que, pour que l'union fut complète il fallait le lien mystérieux et impalpable de l'amour.

Parce que cinq minutes elle avait désiré André et que celui-ci eût manifesté une certaine exaltation auprès d'elle, sans hésitation elle s'était persuadée qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Or, nul sentiment véritable ne les rapprochait, seulement un peu d'orgueil chez le mâle, fierté de posséder une femme nouvelle et curiosité morbide chez elle. De cela il ne pouvait résulter qu'une action basse, répugnante en elle-même, nullement sanctifiée par l'affection réciproque. Ainsi ignorante, elle errait à travers ce dédale, allant de la sensualité à la sentimentalité, sans

parvenir à savoir ce qu'elle souhaitait. En réalité, elle n'était qu'une pauvre désorbitée, mariée sans amour au premier venu, de par la volonté de parents égoïstes. A son besoin de dévouement et d'attachement, instinctif chez toute femme, il manquait un objet palpable. Peut-être un enfant l'aurait retenue au foyer, lui procurant le moyen d'employer la tendresse latente en elle. Mais cette satisfaction même lui était refusée, et elle restait seule en face de son imagination toujours en travail et qui lui offrait le tabeau riant du bonheur sous des apparences sans cesse différentes.

Cependant, elle n'en continua pas moins à retourner aux rendez-vous, parce que sa sournoiserie et sa faiblesse se plaisaient à cette tromperie qui bafouait l'époux. Elle y trouvait en même temps une distraction morbide où la peur se mêlait à la sensualité.

Evidemment, des baisers de l'amant, elle retirait un plaisir réel, mais non point celui si longtemps espéré. Cet adultère devenait une partie de sa vie et elle ne se le reprochait point, n'ayant pour René aucun attachement sincère.

Mais, en même temps, elle cherchait autre chose, nullement satisfaite par ce pis-aller. Elle rêvait toujours de la passion ardente, parce qu'à son cœur manquait encore une affection vraie. Pourtant, elle ne savait plus exactement ce que serait cette passion, elle devinait plutôt instinctivement que son existence de femme restait incomplète. Parfois, elle se disait qu'ayant un mari et un amant elle devrait se montrer satisfaite, mais bien vite elle riait à cette supposition. Cela n'était point encore le bonheur, un peu de néant subsistait en elle.

Les jours n'avaient rien perdu de leur

monotonie, les quelques heures passées auprès d'André ressemblaient étrangement aux heures occupées à des visites banales.

Et elle continuait à errer solitaire parmi la foule des indifférents, sans rencontrer un être cher qui se fût penché sur sa misère. Néanmoins, elle ne comprenait pas que cette détresse venait d'un début malheureux, sinon elle aurait peut-être rompu le lien l'unissant à René, pour recommencer une nouvelle vie où, librement, elle aurait choisi le compagnon. Autour d'elle, ses amies s'étaient mariées sous la pression des parents pratiques et toutes cachaient sous la même sournoiserie leur découragement et leur ennui. Personne ne pouvait l'avertir, seule Jeanne l'aurait éclairée si elle avait eu un peu plus de franchise, mais jamais elle n'avait osé avouer que nul sentiment ne l'avait

jetée dans les bras de l'époux. La raison froide avait présidé à cette union, mais la raison ne suffit pas toujours à procurer le bonheur.

Et si, le jour de son mariage, René était pour elle un étranger, avec la cohabitation prolongée il devenait un maître. Or, jamais on n'aime un maître, on éprouve à son égard de la crainte, voire du respect, mais aucune tendresse candide. On ne chérit que le compagnon, l'égal qui partage les joies comme les soucis.

C'était imparfaitement qu'elle sentait tout cela, son intuition féminine l'instruisait et, l'expérience aidant, elle devait un jour reconnaître son erreur. En attendant, elle souffrait de son ignorance, percevant qu'il lui manquait la clef d'un mystère seulement soupçonné. De cette constatation, elle ne retirait que mépris et haine

pour René, qui, sans le savoir, l'enchaînait à sa misère.

Le divorce ne lui semblait même pas une solution parce que, malgré tout, maintenant, elle craignait la solitude. Elle se consolait donc en retrouvant André le plus souvent possible, lequel, s'il ne lui apportait pas la félicité rêvée, lui en donnait au moins l'illusion. Elle lui était reconnaissante de sa douceur, de ses multiples attentions, de ses câlineries juvéniles. C'était là un semblant d'amour qui trompait sa faim de tendresse. Bientôt, elle ne se trouva bien que chez lui et elle rentrait au logis plus mélancolique que jamais, supportant avec une difficulté grandissante le joug trop lourd du mariage.

Il lui paraissait qu'auprès d'André l'existence aurait été tout de même moins morose, elle ne se disait plus que dans

l'intimité les deux hommes devaient être absolument semblables, avec leurs qualités et leurs défauts.

Peu à peu, son attachement pour André se précisa, elle ne l'aima point, mais néanmoins reconnut que s'il venait à disparaître de sa vie un nouveau vide se creuserait en elle. Alors, elle eut brusquement peur de le perdre, elle l'entoura de soins attentifs, s'ingéniant à lui être agréable.

Ce lui fut un dérivatif à la pensée lancinante de sa solitude morale, elle trouva là un but à son besoin d'activité. La nécessité de conserver l'amant la fit rapprocher les rendez-vous, elle en arriva à voir le jeune homme chaque jour, passant de longues heures auprès de lui.

La peur qu'il se lassât de caresses toujours les mêmes et qu'ainsi elle se retrou-

vât seule, s'accrut en elle. Insensiblement, elle se fit imprudente, négligeant les précautions du début, pour retourner plus souvent chez l'amant. Et, un soir, on l'aperçut sortant de chez André.

Parmi ses relations, la nouvelle courut comme sait courir une médisance. On glosa, on plaisanta le mari endormi dans une confiance aveugle, avec la certitude d'avoir épousé une demoiselle bien élevée. On épia la coupable, on la vit se rendre à la garçonnière du jeune homme avec une inlassable régularité. Dès lors, pour tous, elle devint la femme facile, celle que l'on pouvait prendre, parce que la première chute l'entraînerait à d'autres inévitables.

Brusquement, elle se vit l'objet d'une popularité sournoise ; autour de sa mignonne personne gravita un essaim de

mâles, célibataires et mariés, à la recherche de sensations neuves. Avec des sous-entendus malicieux, on lui glissa dans l'oreille que rien de sa conduite était ignoré.

Elle finit par se convaincre et s'effraya un peu. Mais cette crainte s'évanouit bien vite devant la tranquillité du mari. Alors elle n'eut plus peur, éprouvant plutôt une sorte d'orgueil que l'on connût son adultère, parce qu'il affirmait au dehors la valeur de ses charmes.

Naturellement, elle en méprisa davantage René, parce que sa clairvoyance restait toujours endormie.

Par hasard, elle revit Maurice et Jeanne. Cette dernière, ayant eu vent de sa légèreté, fut un peu froide, mais le mari, par contre, fut entraîné par la même attirance

que les autres. Maintenant, il regrettait sa paresse première qui lui avait fait négliger cette occasion ; en même temps, il ne désespéra point de la retrouver un jour prochain.

Auprès de lui, elle fut coquette, comme pour mieux accentuer en lui le regret qu'elle devinait. En outre, la curiosité la poussait toujours vers Maurice qui possédait le don merveilleux et caché de rendre sa femme heureuse.

Si Jeanne se refusait à reprendre les relations anciennes, son mari, nullement d'un avis identique, s'ingénia à revoir la jeune femme, augmentant ainsi d'une unité le nombre de ses soupirants.

Pourtant, elle ne lui fit plus aucune avance, attendant sans impatience que son désir le jeta dans ses bras. Elle savait

cependant qu'à ce moment elle ne le repousserait point.

Mais André commençait à se lasser d'une liaison qui ne brillait plus que par une extrême banalité. L'orgueil et la vanité l'avaient conduit à cette conquête, la possession obtenue, le but était atteint et la prolongation devenait inutile. Toutefois, il n'osait brusquer les choses, souhaitant seulement intérieurement de passer la main.

Line sentit cette défaillance, son intuition féminine la prévint qu'il ne suffisait que d'un faible éclat pour que tout fût rompu entre eux. Comme elle craignait de retomber dans sa solitude ancienne et que son mépris pour l'époux s'accentuait de jour en jour, elle songea à trouver à André un successeur sortable. Nul mieux que Maurice ne présentait toutes les qualités

requises et, quoi qu'il lui en coûtât de faire les premières tentatives, elle s'y résolut enfin. Néanmoins, elle se refusa à mener l'affaire à la hussarde ; elle se persuadait toujours qu'il y avait au fond de son cœur un grand amour pour le jeune homme. Elle rêva donc d'une cour poétique, durant laquelle ils iraient par les chemins solitaires du Bois, goûter aux douceurs des flirts platoniques en attendant le suprême abandon. Et, une après-midi, au lieu de rejoindre André, elle fixa un rendez-vous à Maurice.

Celui-ci se trouvait dans un état d'esprit complètement différent, il prétendait, à l'encontre de Line, conduire les choses rondement. Il fut au rendez-vous, tout plein d'une ardeur juvénile. Sa vanité était flattée de cette ténacité de la part de la jeune femme et il se disait uniment qu'il la posséderait histoire de s'amuser et

ce serait tout. Il la croyait perverse quand elle n'était qu'ignorante et assoiffée d'inconnu. A son grand étonnement, elle fut rétive, répondit mal à ses audaces, et il rentra chez lui d'assez mauvaise humeur.

Jeanne, frappée de son allure songeuse, l'étudia et, gaillarde comme elle était toujours, le plaisanta crûment en bon camarade, essayant de le confesser.

Machinalement, emporté par sa confiance ordinaire, il parla de Marceline, sans évidemment rien préciser.

C'en fut assez cependant pour Jeanne, trop intelligente pour ne comprendre à demi-mot. Elle vit toute l'intrigue qui se machinait contre son bonheur et supposa à son amie un secret désir de vengeance.

Tout d'abord, elle eut l'intention de

laisser aller les choses à leur cours régulier, bien certaine que son mari lui reviendrait. Mais elle eut peur pour lui, prévit des chagrins et des blessures à son orgueil. Elle décida donc sur-le-champ de lutter contre la rivale, n'usant dans ce but que d'armes franches.

Son plan était des plus simples. Dès le lendemain, elle courut chez Marceline à l'heure où elle savait la rencontrer, c'est-à-dire aussitôt après son déjeuner.

Confrontées au salon, les deux amies eurent une minute d'hésitation. Jeanne, crânement, surmonta son embarras et dit froidement qu'elle prétendait défendre son bonheur contre les attaques sournoises d'autrui.

Naturellement, Line feignit de ne rien comprendre, mais, en face des explications

de l'autre, elle fut contrainte d'abandonner son habituelle hypocrisie. Dans ces conditions, il lui était assez difficile d'entrer en lutte ouverte contre la femme légitime. Pourtant, elle eut un sursaut de violence, demandant à Jeanne si elle était bien certaine de procurer à Maurice tout le bonheur.

La discussion s'envenima ; les deux femmes, poussées par une égale passion, en arrivèrent à la véritable dispute, oubliant le « bon ton » dont elles s'étaient fait une ligne de conduite.

Jeanne, la voix aigre, pria Marceline de se contenter de son unique amant, lui reprochant d'être la fable de toutes leurs connaissances.

Par malheur, dans la pièce voisine, René s'était attardé. Retenu par une

vague curiosité, il avait attendu la fin d'une discussion dont les échos arrivaient jusqu'à lui. Des mots lancés sur un timbre élevé le firent sursauter, il s'approcha de la porte et eut bientôt la certitude de son déshonneur. La réalité l'étonna, il ne voulut pas y croire, mais Jeanne avait des explications trop précises pour qu'il pût douter longtemps.

Alors, regrettant la douce quiétude dans laquelle il avait vécu jusque-là, il se reprocha d'avoir écouté. Puis, l'idée que ses amis se moquaient de sa confiance le mit en fureur. Ce qui l'irritait, ce n'était point la tromperie de l'épouse, mais la publicité donnée à cette tromperie. Pourtant, il se dompta jusqu'au départ de Jeanne et alors rejoignit Line.

Aux premiers mots de colère, celle-ci sursauta et, comme il se montrait violent,

elle le nargua, poussée par un désir vague de savoir à quel point atteindrait cette violence.

Ainsi, elle l'admirait pour la première fois de sa vie, tout en ayant sur les lèvres des mots de dédain.

Elle avoua son adultère et l'expliqua par l'abandon moral qui avait été son lot depuis son mariage.

Il ne la comprit pas, même elle l'étonna, n'admettant point qu'elle ne l'aimât pas follement, simplement parce qu'il l'avait possédée vierge et que cette union avait été consentie sous le couvert des formalités légales.

Il oubliait les fiançailles hâtives, le demi-viol d'une créature ignorante, le marchandage honteux de la dot. Il l'avait

prise un peu comme on traite une affaire, la virginité de l'épousée entrant dans le contrat comme une clause tacite. Il se refusait à considérer sa naïveté, son ignorance de la vie, qui l'avait jetée dans ses bras, pliée par la tyrannie des conventions.

Leur discussion en resta là, parce qu'elle était sans issue, chacun s'entêtant dans son point de vue. La femme voyant dans le mariage une union de sentiment et l'homme ne l'apercevant que sous la forme d'un contrat où il s'était taillé la part du lion.

Mais des conversations dans l'après-midi lui révélèrent enfin que cet avatar était de notoriété publique. Homme de loi, il ne vit qu'une solution : le divorce.

Ce fut à celle-ci qu'il se résigna, non sans regret, étant dans la nécessité de rembourser la dot intégralement.

FIN

François-Charles

LES ÉNAMOURÉES

LES ÉNAMOURÉES

I

Dans le train

Le petit sous-lieutenant Guy Guite se dirige, ce matin-là, d'un pas alerte vers la gare de Genlis, l'ignoble petite sous-préfecture de Marne-et-Oise où il croupit depuis près de six mois. Il a en poche une permission de six jours et il court, il vole, vers Paris et ses distractions.

Frais émoulu de Saint-Cyr, Guy n'a guère que vingt-cinq printemps, vingt-cinq

printemps qui s'étiolent dans Genlis, la ville morte où il est défendu de rire, la ville de toutes les vertus apparentes et de tous les vices cachés. Or, Guy n'est pas vicieux, il aime, il adore les petites femmes jeunes et gentilles, pas bégueules, et il ne cache pas sous des dehors austères cet amour du beau sexe. Il est tout pétillant, tout sémillant, l'aimable sous-lieutenant du 32e chasseurs, il n'a rien d'un puritain.

Très soigné, très élégant, très adonisé, rasé de près et poudrerizé avec art, son œil d'un bleu tendre regarde, amusé, les petites femmes qui tiquent vers lui dès qu'elles l'aperçoivent. Il a l'air de leur dire : « Hé, oui, mes petites chattes, vous le voulez, vous l'aurez ce bon petit Guy Guite ». En songeant aux joies qui l'attendent dans la Babylone moderne, Guy, éperonné par le désir, se sent des ailes, et il contemple avec une joie sournoise quelques vieilles rombières qu'il croise sur son chemin.

Laissons ce brave petit sous-lieutenant, il connaît le chemin du quartier à la gare, il y arrivera bien sans que nous nous attachions à ses pas, ce qui serait aussi gênant pour lui que pour nous.

Aussi bien, un autre personnage attire notre attention. Pour l'instant, il est à la porte du quartier et s'apprête à franchir le seuil de l'hospitalière demeure. Le seuil est gardé par un maréchal des logis, jugulaire au menton, rengagé, d'une douceur relative pour les simples bibis de deuxième classe.

Mais notre quidam le contemple sans

Mais notre quidam le contemple sans

inquiétude, il a en poche une *perme* absolument régulière et le cerbère devra s'incliner devant le papier magique, signé, timbré et paraphé comme un billet de banque.

Ernest Flambard, c'est le nom du *deuxième classe,* a d'ailleurs des relations

un peu dans tous les mondes, il sait se débrouiller et il connaît les arguments qui touchent. Pour l'instant, il avance à petits pas, en se dandinant légèrement, il a même, collé à sa lèvre inférieure, un minuscule mégot qui pend sans fausse honte. Fumer dans la cour du quartier ! Cela implique une certaine dose de culot, mais Ernest ne s'intimide pas facilement.

C'est un « parigot » qui tire son temps à Genlis. Dans le cicil, il n'avait pas d'occupations bien déterminées, il avait des bontés pour des petites dames qui se *défendaient* sur le trottoir, et ces bontés lui assuraient la subsistance, très largement. Il avait aussi les courses, les tuyaux à vingt contre un. Comme il avait quelque habileté au bout des doigts, il maniait les cartes avec assez d'aisance pour y trouver une source de profits respectables. Tous ces petits talents lui avaient permis, jusqu'alors de trouver la vie belle pour les

gens intelligents et, comme il avait eu la chance d'éviter d'être compromis dans de vilaines affaires, cela lui permettait de faire figure d'honnête homme.

Dès son arrivée au régiment il s'était tout de suite trouvé très à son aise, et comme les petites dames qui portaient ses couleurs continuaient à *se défendre*, il avait toujours la poche bien garnie, ce qui lui permettait de se ménager des intelligences, des complaisances parmi le personnel des sous-officiers.

Tout de suite, il avait adopté une tenue débraillée qui lui allait comme un gant, il avait convenablement cassé la visière de son képi et il faisait le salut militaire avec la nonchalance et la désinvolture d'un ancien. Son bagout, sa générosité, son culot l'avaient vite rendu très populaire parmi les deuxième classe. Et dans le quartier on n'entendait que des « Ah ! ce

Nénesse, quel as ! » ou des « Tu parles d'un type ! ».

Comme c'était un garçon sérieux, bon commerçant, dès son arrivée à Genlis, il avait cherché à établir dans la petite sous-préfecture, une filiale, une succursale, et quelques boniches préféraient verser leurs économies dans le gousset du chasseur plutôt que d'aller les porter à la Caisse d'épargne. Ces pauvres filles y trouvaient sans doute des avantages supérieurs aux jouissances qu'elles pouvaient retirer des intérêts que cet établissement était prêt à leur verser en rémunération de leur petit capital. Des goûts et des couleurs...

Maintenant que vous connaissez le personnage moralement, deux lignes vous suffiront pour vous le faire connaître physiquement ; il est plutôt menu, le cheveu d'un blond fade, très peu en couleur, plutôt pâle, même en deux mots c'est un gringalet à la figure chiffonnée, à la démarche

nonchalante, qui se dandine habituellement les deux mains dans les poches.

Arrivé au corps de garde, il s'approche du sous-officier et lui parle confidentiellement à l'oreille, la figure du maréchal des logis s'illumine d'un sourire et les deux hommes se dirigent vers la cantine. Oublieux de ses devoirs, le gradé laisse la caserne se garder toute seule. Comme il a un minimum de conscience, il avale en vitesse et coup sur coup deux grands verres de vin blanc que lui a offerts le Parigot, puis il revient à son poste, suivi du « chasseur » qui lui serre la main et se hâte vers la gare.

Car il va à Paris, ce brave Nénesse, lui aussi il a une permission de six jours. Il s'est débrouillé, a prétexté un parent malade, s'est fait envoyer un télégramme et tout a marché comme sur des roulettes. Il va un peu surveiller son *poulailler*, il juge que depuis quelque temps la ponte s'est

considérablement ralentie et il juge nécessaire d'aller se faire voir et d'administrer quelques sérieuses raclées à la volaille négligente et oublieuse de ses devoirs.

En arrivant à la gare, tout de suite, il aperçoit son lieutenant qui, au guichet, prend son billet, il lui fait un salut convenable. Il a de l'estime, de la sympathie pour l'officier. D'abord, c'est le seul Parigot du quartier, et puis il est bon zigue, pas crâneur pour deux sous.

— Dommage qu'il a des sous, regrette Nénesse, avec sa petite gueule, il aurait des poules tant qu'il voudrait !

Guy, de son côté, ne déteste pas le Parisien. Evidemment, il n'a pas des mœurs d'une pureté absolue, mais il préfère l'immoralité du souteneur à l'hypocrisie, à la pudibonderie des Genlisiens si profondément vicieux et sales sous leur façade de vertu austère.

Son billet en main, Guy pénètre sur le quai tandis qu'Ernest Flambard, qui vient d'apercevoir une petite bonne qu'il compte parmi ses relations s'occupe à la taper de quelques pièces pour ses frais de route.

Pauvre petit sous-lieutenant, il part, il fuit Genlis et surtout les Genlisiennes, et à peine arrivé sur le quai, il recule, épouvanté : Devant lui, venant à sa rencontre, deux femmes, le sourire sur leurs lèvres fanées, s'avancent, la tête haute, la poitrine en bataille. La jolie figure du jeune homme se contracte en un sourire douloureux :

— Ah ! quel bonheur, s'exclame l'une d'elles, nous allons voyager ensemble !

Guy s'incline, murmure un « Trop flatté ! » ironique, et cherche à s'esquiver, mais en vain.

Ici, nous allons prendre l'autorisation d'ouvrir une sérieuse parenthèse, la clarté de ce récit l'exige tout aussi impérieuse-

ment que M. Laval soit muni de décrets-lois.

Ouvrons donc carrément et ouïssez les utiles explications que nous allons vous donner gratuitement.

La première des deux dames qui, par leur présence sont venues verser une douche glacée sur l'enthousiasme de notre petit officier, c'est tout simplement la sous-préfète de Genlis, Mme Douminey, née Appoel, s'il vous plaît, ce n'est certes pas la première venue. Elle devait être rudement bien à dix-huit ans, seulement, voilà, elle n'a plus dix-huit ans. Elle avoue trente-six ans, mais tout le monde sait qu'elle dépasse la quarantaine. Elle a conservé et elle a bien fait, des restes qui sont respectables. Les yeux sont encore amoureux, ses cheveux passés à l'eau oxygénée et au henné sont d'un roux ardent. La poitrine est volumineuse et, comme un corset solide la maintient, elle se présente d'une façon dé-

cente encore qu'elle ballotte un petit peu. Derrière elle, elle traîne une croupe lourde, pleine de promesses qui, tout comme sa patronne, se dandine en marchant.

Et d'une, passons à la deuxième beauté genlisienne, Mme de Throuardan, la femme du conservateur des hypothèques, plus toute jeune non plus, comme sa complice entre quarante et cinquante, mais elle a encore de la ligne ; c'est une grande femme maigre, très brune, au nez busqué, aux yeux sombres et ardents, à la cuisse nerveuse et lascive.

Guy ne les connaît que trop, hélas ! les deux pécores. Il s'en souviendra toute sa vie, même quand il sera maréchal de France, de sa première visite à Madame la Sous-préfète.

La blonde ardente l'avait reçu à la tombée de la nuit, dans un vaste salon garni de divans profonds. Comme par hasard, M. le Sous-préfet n'était pas présent, peut-

être faisait-il des vers, cet homme, tandis que sa femme lui garnissait son front de bois solides. Guy avait dû aller s'asseoir à côté de la vaste femme qui avait fait des frais de toilette pour le recevoir, comprenez qu'elle était presque nue.

Guy put tout à son aise contempler une poitrine très blanche, un peu empâtée mais encore appétissante. Comme par hasard, une croupe audacieuse plutôt que ferme vint se frotter contre sa cuisse. Un mouchoir habilement jeté à terre, un amour de sous-lieutenant qui se baisse pour le ramasser, une grosse femme qui esquisse le même geste, qui glisse, qui tombe et qui murmure :

— Petite crapule, vous ferez de moi tout ce que vous voudrez !

Il y a des situations dans la vie où un galant homme ne peut pas agir comme un muffle. Guy s'était exécuté sans joie, évidemment, avec un peu de pitié pour la

grosse mémère énamourée. Mais il s'était bien juré qu'on ne l'y prendrait plus et qu'à l'avenir il éviterait soigneusement toute promiscuité avec les femmes vertueuses de la petite sous-préfecture.

Aussi, quand il avait été rendre visite à Mme de Throuardan, il était resté insensible et froid devant les œillades désespérées que lui lançait la brune concupiscente.

La perspective de voyager avec les deux quadragénaires ne paraissait pas affriolante au jeune sous-lieutenant et il jugeait que sa vertu courait de sérieux risques. D'autre part, il lui était difficile de s'esquiver, les deux mégères lui auraient fait une réputation de muffle qui aurait pu nuire à son avancement.

Guy, qui cherchait un prétexte plausible pour éviter la promiscuité du wagon, pour gagner du temps, demanda :

— Vous allez peut-être à Paris, Mesdames ?

— Mais oui, cher Monsieur, répondit Mme Douminey, nous allons nous acheter des chemises, vous viendrez avec nous, cher Monsieur ?

Le danger, qui s'avérait de plus en plus imminent, donna de l'imagination au sous-lieutenant, il songea qu'après avoir acheté les liquettes, les petites folles allaient lui demander de leur essayer, et cette perspective l'affolait. Il voulait échapper à ce péril et, en quelques secondes, il échafauda tout un projet qui allait lui permettre de sauver sa vertu.

Il prit un temps, puis avec une exquise politesse, il répondit à son interlocutrice :

— Mon Dieu ! chère Madame, vous m'en voyez désolé, mais je ne vais pas jusqu'à Paris, je suis envoyé par le colonel en inspection au fort Saint-Jean et je descends à la première station. Mais, continua

le petit lieutenant, vous connaissez la nouvelle ? Il y a du nouveau à Genlis !

Très curieuses, intriguées, les deux femmes s'approchèrent et, sans aucun plaisir, Guy vit une fois de plus deux fortes mamelles s'écraser sur sa poitrine, mais il négligea cet écrasement tout à la joie qu'il ressentait de la formidable blague qu'il préparait aux deux pécores et, confidentiel, il laissa tomber :

— Nous avons, depuis deux jours, au quartier, un engagé volontaire de marque : le marquis de Sébastopol, vieille noblesse, très grandes relations, garçon charmant. Il a fait des bêtises, des petites femmes, le bac, les courses ; sa famille l'a décidé à contracter un engagament. C'est un charmant garçon et je songe q'il doit aller à Paris, aujourd'hui, il doit être à la gare, je vais le chercher pour vous le présenter.

Le marquis de Sébastopol !

Mme Douminey, née Appoel, en faisait pipi dans son pantalon. Mme de Throuardan en ressentait des fourmillements dans toutes les jointures. Les deux femmes avaient sorti leur trousse et, avec une ardeur digne d'une plus noble tâche cherchaient à cacher « des ans l'irréparable outrage ».

Cependant, Guy s'engageait dans la salle d'attente au moment où Ernest faisait des adieux distraits à la petite boniche et enfouissait avec conviction deux pièces de cinq francs dans les poches vastes et confortables que lui fournissait le Gouvernement :

— Flambard, ouvre tes esgourdes, mon garçon, j'ai besoin d'un type intelligent, j'ai songé à toi.

Très flatté, Ernest s'approcha et affirma que « des types à la redresse » comme lui ça ne courait pas par les rues de Genlis, qu'au surplus, il était aux ordres de son

lieutenant, qu'il n'avait qu'à dégoiser la combinaise et qu'il était assez mariole pour tout comprendre.

Le temps pressait, le train était annoncé. Guy ne fit pas de phrases inutiles :

— Voilà ! il y a sur le quai la femme du sous-préfet et la femme du conservateur des hypothèques. Elles ne sont plus toutes jeunettes, mais elles ont encore le cœur chaud (ici, Ernest rigola et murmura : le cœur, le cœur...). Je veux leur monter un bateau formidable ; je t'ai fait passer pour le marquis Réaumur de Sébastopol, vieille noblesse, beaucoup d'allure, du maintien, de la race. Je vais te présenter, le reste te regarde, débrouille-toi, je te les donne, fais-en ce que tu veux, elles t'appartiennent. C'est compris ?

— Gy ! ça colle, fit Ernest, les poules, même les culottées, ça m' connaît. Tant qu'à l'allure, le maintien, ne vous inquié-

tez pas, j' serai à la hauteur, j' suis d'une bonne famille, ma mère était matelassière.

Guy ne perdait pas de temps, il prenait un billet de première pour son complice, lui glissait un billet de cent francs qu'Ernest ne voulait pas accepter mais qu'il finissait par empocher tout de même et arrivait sur le quai juste pour monter dans un compartiment avec les deux femmes et le chasseur.

Tout de suite, le lieutenant fit les présentations :

— La marquis de Réaumur-Sébastopol ! Madame Douminey ! Madame de Throuardan !

De deux doigts protecteurs, Nénesse serra les mains qui se tendaient vers lui, puis sans façon tira de sa poche un paquet de tabac, fit une cigarette et, familier, passa le paquet à son lieutenant en lui disant :

— Si vous voulez en rouler une ?

Très étonnées, les deux Genlisiennes regardaient de tous leurs yeux (quatre en tout) l'étrange scène. Guy trouva le moyen de leur glisser en aparté :

— Il est un peu débraillé, sans façon, apache, mais c'est un genre que se donne en ce moment à Paris toute la haute noblesse, au demeurant c'est un garçon d'une très grande éducation.

Guy avait décidé de descendre à la première station et d'attendre le train suivant à destination de Paris. Il mit son projet à exécution, et prit congé des deux Genlisiennes, les laissant seules avec le pseudo-marquis de Sébastopol.

Le train était alors direct jusqu'à la gare du Nord, et Nénesse resta seul dans son compartiment avec les deux femmes ardentes et lascives.

Nénesse n'était pas un imbécile, sa profession exigeait du tact, de la finesse, de la souplesse. Il avait tout deviné :

— Ces deux particulières ont voulu s'offrir le lieutenant qui les trouve un peu blettes, peut-être même l'ont-elles pris de force, c'est pourquoi il veut me les refiler. Moi, j' suis pas délicat, j' crois qu'il y a moyen de faire une bonne petite affaire.

Il s'était installé bien au milieu de la banquette. A sa droite, il avait la sous-préfète ; à sa gauche, la brune Madame de Throuardan.

— Vous avez-là, dit-il à la maigre femme, des bas de soie qui ont l'air pépère !

— N'est-ce pas ? minauda la brune qui très largement découvrit sa bottine.

Nénesse se pencha, de la paume de la main caressa le tissu soyeux, puis poursuivant son examen, ses doigts agiles remontèrent le long du bas tandis que Madame de Throuardan, les yeux révulsés, murmurait :

— Ah ! je vois que vous êtes un vrai connaisseur !

Mais Ernest ne voulait pas mécontenter son autre voisine dont le visage commençait à s'assombrir.

Abandonnant à son triste sort la cuisse délaissée, il se tourna vers la sous-préfète et, empoignant à pleines mains l'opulente poitrine qui était agitée par un flux et reflux perpétuel, il s'écria :

— Eh bien ! ma petite dame, vous pouvez vous vanter d'en avoir une belle paire !

— Dame ! fit Mme Douminey, très flattée, j' suis d'une grande famille, moi, je suis née Appoel !

— Moi aussi ! ricana Nénesse.

— Mais, je croyais que vous étiez un de Réaumur-Sébastopol ?

— Voui, voui, j' suis du Sébasto, na ! vous êtes contente !

Et pour maintenir les deux plateaux de la balance sur une même ligne, sa main droite prit possession des charmes postérieurs de la sous-préfète, tandis que sa

gauche caressait la croupe frétillante de l'épouse légitime du conservateur des hypothèques.

Les deux femmes ne s'indignaient pas de ces manières qu'elles supposaient être celles de la noblesse parisienne. Et puis, elles reconnaissaient que le marquis avait de l'esprit jusqu'au bout des doigts et c'était un genre d'esprit qu'elles appréciaient tout particulièrement.

Cependant, Nénesse s'intéressait :

— Alors, on va à Paname, à Pantruche, les petites dames ?

— Mais oui, Marquis ! minauda Madame Douminey, nous allons nous acheter des chemises de soie rose.

— Les liquettes, affirma Nénesse sentencieux, les faut courtes, très décolletées et transparentes, ça excite les clients !

— On vous les fera voir, affirma Mme de Throuardan.

— Voui, chérie, remercia Ernest, seulement moi, pas, j' suis pas un michet !

— Les femmes du monde, interrogea Madame Douminey, portent-elles des chemises de lingerie ou des chemises de crêpe de Chine ?

— Les gonzesses de la haute, affirma Nénesse, en crachant son mégot, elles ne portent pas de liquettes, rapport au blanchissage qui est trop cher !

— Pas possible ?

— C'est comme je vous le dis !

Sans doute pour montre qu'à Genlis on était plus larges, les deux femmes profitèren du passage du train sous un tunnel pour exhiber leur lingerie.

Mais Ernest resta calme, il sifflota d'un air dégoûté un air de circonstance « la berloque » puis il affirma :

— Moi, j'aime mes aises, ça n'a rien à faire !

A la gare du Nord, les deux femmes encadrèrent le pseudo-marquis, bien décidées à ne pas quitter la capitale avant d'avoir subi les derniers outrages.

II

A Paris

Quand Ernest aperçut le boulevard Magenta, il se sentit tout de suite de bonne humeur. C'est à peine si la vue des deux Genlisiennes qui se pressaient contre lui toutes enamourées lui rappela que son lieutenant lui avait confié une mission d'un agrément relatif. D'ailleurs Ernest pensait bien en retirer certains avantages pécuniers qui masqueraient l'amertume de la pilule.

— On va s' caler les joues ! affirma le Parigot.

— Où nous emmenez-vous, interrogea la sous-préfète, chez Paillard, chez Larue ?

— C'est bien rococo, toutes ces boîtes-là, affirma Nénesse, et puis, c'est mal fréquenté, on n'y voit que des nouveaux riches, des types sans éducation. Nous autres de la noblesse, on y fout plus les pieds !

Et le Parisien raconta qu'il connaissait une petite boîte sans épates, sans façon « où on becquetait » joliment bien, et où il y avait un petit picton blanc qui ne devait rien au percepteur.

— Et puis, continuait Ernest, c'est bien fréquenté ; rien que des types à la redresse, des affranchis, quoi, comme cézigue. Et puis, s'emballait le souteneur qui ne songeait plus à sa noblesse, « des gonzesses », des baths, des girondes, des poules de luxe qui savent se retourner...

Il s'arrêta, un peu confus, mais les deux femmes l'écoutaient béantes d'admiration, admettant très volontiers ces mœurs équivoques.

Quand Ernest, toujours suivi de très près par ses deux houris, entra chez « Emile », le restaurateur préféré des petits gigolos du faubourg Saint-Martin, il fut accueilli par une clameur sympathique :

— Ah ! ce vieux Nénesse, comment va ? s'inquiéta le patron qui s'avança la main tendue et qui, très régence, s'inclina devant les deux femmes, pendant qu'il murmurait un « Mesdames » convaincu.

— Des copines de Genlis, affirma Ernest, sans donner d'autres explications.

Cependant « Emile » s'apprêtait à servir un fameux déjeuner au trio. Ernest avait commandé des moules, des escargots, de la tête de veau, des haricots rouges (c'était son plat favori), du fromage de

Brie. Le tout devait être arrosé de nombreuses bouteilles de Saumur.

Le petit chasseur était en pays de connaissance. Chaque nouvel arrivant venait lui serrer la main. Les hommes étaient tous mis avec beaucoup de recherche, ils étaient tous entièrement rasés, l'air de vagues sportmen, ou de *cabots* chantant la *romance*.

On entendait :

— Alors, ce vieux Nénesse, on vient à Paris pour affaires ?

Des petites femmes s'approchaient et murmuraient désolées :

— Paraît qu'il va falloir payer le « chiffre d'affaires » maintenant, le gouvernement a besoin de pognon !

Ernest se renseignait :

— Est-ce que la grande Berthe venait toujours déjeuner chez Emile ? Et l'Italienne, *bossait-elle* toujours dans le quartier ?

On le tranquillisa, ses deux *ménesses* allaient venir, il pourrait les sermonner, elles en avaient besoin, elles avaient tendance depuis le départ de leur seigneur et maître à se montrer négligentes et peu travailleuses.

Les deux provinciales écoutaient avec stupeur ces étranges propos. Ernest crut devoir les tranquilliser :

— Nous parlons de deux vieilles camarades, vous verrez, je vous les présenterai, elles sont bonnes filles, sans façon, j' suis certain que vous allez tout de suite faire bon ménage.

Bientôt, la porte fut poussée vigoureusement et la grande Berthe, une fille magnifique, rayonnante de jeunesse et de santé se précipita dans les bras de son petit homme, l'embrassant à pleine bouche :

— Ah ! mon petit Nénesse, tu parles d'une surprise, j' vas appeler l' « Italienne », elle prend son apéro à la terrasse.

Et, de la porte, la belle fille cria :

— Radines, l'Italienne, y a Nénesse qui est là !

La prostituée, qui dégustait une boisson verdâtre, entra dans la salle en coup de vent et se pendit amoureusement au cou du petit poisse.

— Ça va, ça va, grogna Ernest, asseyez-vous et mangez ; *time is money*, perdez pas votre temps !

Mais les deux poules regardaient avec étonnement d'abord, puis avec dépit les deux femmes qui encadraient leur petit homme. Bientôt même, la grande Berthe, qui n'avait pas la langue dans sa poche, murmura :

— Y va un peu fort, le mecq ! Il lui faut des grand'mères, maintenant ?

Nénesse avait l'oreille fine, il entendit le propos et il jugea nécessaire de faire preuve d'autorité. Avec précision, une gifle lancée à toute volée vint s'abattre sur

la joue pleine et rebondie de la grande fille qui n'insista pas. Ernest, bon prince, voulut bien donner des explication :

— J' suis en affaire avec ces dames, des affaires de lingerie, nous allons faire dans les draps quoi, t'as pas besoin de *ramener ta fraise,* tu ferais bien mieux d'être un peu plus *régulière* avec ton homme !

Sous cette verte semonce, Berthe baissa la tête, et l'Italienne se fit toute petite.

Le repas terminé, la grande Berthe voulut régler l'addition, mais son homme la renvoya au turbin :

— T'occupes pas de l'ardoise, faut pas faire des affronts à mes paroissiennes !

Le petit saumur d'Emile était capiteux en diable. Ernest commençait à avoir la langue pâteuse, mais ses doigts conservaient toute leur lucidité et les habitantes de Genlis commençaient à ne pas regretter leur voyage. Elles devenaient gaies et

friponnes à leur tour, et une chaleur douce et pénétrante leur courait le long de l'épine dorsale :

— Mon petit marquis, fais-moi mourir, dis ! implorait Mme de Throuardan.

— J' veux de l'amour, tout plein d'amour, y m'en faut ! affirmait Madame Douminey, née Appoel.

— Emile, hurla le chasseur, apportez de l'amour pour ces dames !

Emile, toujours correct, s'avança et affirma qu'il avait à la disposition de ces messieurs et dames des cabinets particuliers munis de tout le confort moderne.

— Voui, voui, ça va, j' sais, y a de quoi écrire ! En attendant, refile-nous l'addition !

Dès qu'il fut en possession de la petite note, Ernest la communiqua aux dames de

Genlis, qu'il abandonna quelques instants, le vin blanc ayant des qualités diurétiques qui agissaient fortement sur la vessie.

Quand il revint, il vit avec plaisir que « l'ardoise » était réglée. Allons, ces dames savaient se conduire dans le monde. Il les jugea prêtes à d'autres sacrifices.

— Dis, chéri, y a des cabinets particuliers, qu'il a dit le monsieur, allons-y, dit la sous-préfète.

— Oh ! voui, voui ! confirma Mme de Throuardan.

— Quoi ! toutes les deux ? s'étonna Ernest, vous me prenez donc pour un sénateur ?

Mais les vertueuses provinciales se firent éloquentes et Ernest, qui n'était pas plus malhonnête qu'un autre, Ernest, qui avait bien déjeuné, bien bu, éprouvait une certaine reconnaissance pour ces braves

dames de Genlis, un peu mûres peut-être, mais qui devaient être bigrement vicieuses. Et puis, cela lui coûtait si peu.

Il monta donc vers le cabinet particulier, suivi des deux femmes qui, elles, s'apprêtaient à monter au septième ciel.

. . . . . .

. . . . . .

Ces deux lignes de points sont destinées à remplacer la narration détaillée, abondante et scatologue que souhaitent nos lecteurs paillards et impénitents et nos lectrices, petites folles sans pudeur. C'est dans votre intérêt, mon cher Monsieur, que nous ne vous donnons pas les détails graveleux qu'attend votre concupiscence.

Notre réserve vous évite des frais, faut faire des économies, c'est le seul moyen de relever le franc, et ce redressement est urgent, beaucoup plus que... enfin, vous

comprenez. C'est également pour votre bien, chère petite lectrice que nous évitons l'affreuse licence, nous jugeons, car nous vous connaissons bien, que vos ardeurs n'ont pas besoin d'être stimulées, et nous vous conseillons des lectures austères et non des récits graveleux.

Disons, toutefois, que « Nénesse » n'en avait jamais tant vu.

— C'est égal ! murmurait admiratif le pâle enfant du faubourg, elles sont plus dessalées que celles du *tapin*, y aurait de l'or à gagner avec ces gonzesses-là !

Ces dames de Genlis, tout à fait à leur aise dans leur costume de chair, se déclaraient également très satisfaites et affirmaient qu'il r'y avait plus que la noblesse qui savait aimer.

Il était près de six heures quand le trio quitta la maison hospitalière du brave Emile.

— On va aller au bal-musette, proposa Ernest, on dînera chez Emile, et de là on ira aux Fol'-Berges, faut que j' surveille mes mistonces, y a rien de tel que l'œil du maître, voyez-vous, belles dames !

— Mais nous allons être obligées de vous quitter, cher Monsieur, affirma Mme de Throuardan, n'est-ce pas, ma chère, continua-t-elle en se tournant vers la sous-préfète, nos maris nous attendent, et le dernier train pour Genlis part à 7 h. 1/2.

— Vous en faites pas pour vos cocus, mes belles chattes ! trancha Ernest sans aucun respect pour les fonctionnaires que l'Europe nous envie ; c'est pas souvent que vous avez l'occasion de visiter la capitale avec un guide comme moi.

Les deux femmes hésitèrent. Nous devons, à la vérité, de constater que cette hésitation fut de courte durée, quelques secondes tout au plus, puis, la sous-préfète

et la femme du conservateur franchirent le Rubicon tout comme un ex-ministre :

— Je reste, dit l'une.

— Moi aussi, affirma l'autre.

Là-bas, à Genlis, M. le Sous-préfet pouvait pâlir sur sa besogne ; M. le Conservateur pouvait conserver ses hypothèques plus facilement que la vertu de Mme de Throuardan ; les deux vierges folles allaient sombrer dans les pires orgies en compagnie du pseudo-marquis de Réaumur-Sébastopol.

III

A Genlis

— Dites-donc, Throuardan, téléphonait le sous-préfet au conservateur des hypothèques. Rien de nouveau ? Pas de nouvelles ? Ah ! les garces ! Sommes cocus, mon pauvre vieux !

Ainsi rageait, vitupérait, se lamentait dans le téléphone ce pauvre petit sous-préfet, M. Douminey, seigneur et maître de sa concupiscente épouse.

Il accrocha, d'un geste rageur, le récepteur qui, de son œil rond, le contempla, moqueur.

— La garce, la garce ! continuait de rager Douminey, cinq jours d'escapade, cinq jours où elle doit sombrer dans les pires orgies !

Sa main droite, aux doigts réunis s'agitait dans un geste significatif, et il est fort probable que si, à cet instant précis, Mme Douminey, née Appoel, eut commis l'imprudence de se présenter, elle eut, comme on dit vulgairement, pris quelque chose pour son rhume, pas précisément sur sa face, mais sur une partie de son corps suffisamment vaste et dodue pour recevoir des caresses un peu brutales administrées par la main nerveuse et sèche de M. le Sous-préfet.

Il y a loin de la croupe aux lèvres. La rousse ardente ne se présentait pas. Vous pouvez, tant que cela vous plaira, mon petit Monsieur, faire le geste de donner la fessée, votre légitime vous nargue, et ses

charmes postérieurs n'ont rien à craindre de vos menaces.

Au vrai, il était désespéré. Non pas parce qu'il était cocu. Il ne donnait pas plus d'importance à cet accident qu'il n'en avait placé son amour-propre dans un endroit moins exposé. Et puis Mme Douminey était une amoureuse, une grande amoureuse, et lui n'était qu'un tout petit tempérament, un tout petit bonhomme de tempérament. Il ne s'inquiétait pas lorsqu'il voyait la rousse flirter à bouche que veux-tu avec les petits gigolos que la grosse femme cherchait à séduire à grand renfort de coups de nichons :

— Faut qu'ils en aient une santé, ricanait Tiburce (car il s'appelait Tiburce, l'infâme).

Ces complaisances lui valaient des nuits calmes et il jugeait qu'il était l'heureux marchand de la combinaison.

S'il excusait ces écarts, il ne pouvait admettre la fugue qui risquait, non pas de le déshonorer, mais de le ridiculiser, et, avec lui, la sous-préfecture, voire même la République tout entière, ainsi que ce bon M. Lebrun.

— Faut prendre des décisions, nous ne pouvons pas attendre indéfiniment, concluait M. Douminey.

A leur vieille bonne, il avait dit que « Madame », partie pour la journée à Paris, avait rencontré une cousine habitant la capitale et qu'elle s'était trouvée retenue pour quelques jours.

Il avait débité la même fable aux amis et connaissances qui s'étonnaient de l'absence de la sous-préfète.

Mais il avait l'impression bien nette que le peuple murmurait et que sous peu il lui faudrait avouer la vérité.

N'y tenant plus, il téléphona à son compagnon de misère :

— Lâchez vos hypothèques, Throuardan, venez me voir, nous allons étudier la situation !

Bientôt, le conservateur rejoignait le sous-préfet. Victor de Throuardan, un bon gros à la figure calme et haute en couleur serra avec conviction la main que lui tendait M. le Sous-préfet.

— Les garces ! les garces ! affirma à nouveau M. Douminey qui, décidément, tenait à cette appellation.

— Elles sont parties, bon vent, la paille au c... et le feu dedans ! comme on dit chez moi, affirma le conservateur avec un bon gros rire.

— Mais, enfin, mon cher, vous m'étonnez, nous sommes cocus, que diable !

— Moi, j' m'en fous, affirma M. de Throuardan, j' suis conservateur des Hypothèques, pas de la vertu de ma bourgeoise.

Il avait pris la chose du bon côté, ce brave Victor. Quand le soir, vers neuf heures, il eut la conviction que le dernier train de Paris était arrivé et que son épouse n'y était pas, il appela la femme de chambre de Madame, une jeune et sémillante blonde à la chair blanche et rose (il était renseigné) :

— Berthe, lui dit ce maître débonnaire, vous le constatez, voilà une demi-heure que le train de Paris est arrivé, Madame n'y est pas. Elle fait défaut. Vous coucherez cette nuit dans ma chambre, dans mon lit ; allez, mon enfant, vous préparer pour des jeux et des exercices que, quoi qu'en disent les sénateurs, la morale ne réprouve pas.

Berthe obéissait au doigt et à l'œil ; aussi, quand, vers onze heures, le conservateur entra dans la chambre à coucher et autre chose aussi, il trouva la soubrette, vêtue de ses seuls charmes qui, très modestement affirma que :

— Monsieur était servi.

C'était un bon patron, il fit ce qu'il put et, bientôt Berthe dut reconnaître qu'à son tour, elle aussi, elle était servie.

Echange de bons procédés.

Aussi, ce bon Victor attendait sans trop d'impatience le retour de l'épouse volage. Aux amis trop curieux, il disait d'un ton confidentiel :

— Mme de Throuardan ? Mais elle se porte très bien, je vous remercie. Je ne sais pas quand elle reviendra, elle est très occupée, affaires politiques, on avait besoin d'elle, paraît qu'elle doit faire remonter le franc.

Lui, pendant ce temps, en compagnie de Berthe, il sombrait dans les pires débauches, il s'occupait de tout autre chose que du relèvement du franc. Aussi s'étonna-t-il du désespoir du sous-préfet.

— Voyons, mon cher, ce n'est pas une catastrophe, que diable ! Un sous-préfet cocu, cela s'est déjà vu. Cela n'amène généralement pas de complications diplomatiques. Réfléchissez que même Napoléon, le grand Napoléon, n'échappe pas à cette indignité !

Ce rappel historique apaisa le pauvre Tiburce, on souffre moins quand on sait que d'autres ont éprouvé les mêmes peines. Et puis, on a beau être républicain, cela vous fait tout de même quelque chose d'être comparé à Napoléon. Mais le sous-préfet avait une grande réputation d'énergie et de volonté. Il devait à cette réputation d'être à la hauteur des événements :

— J'admets que j'ai quelque ressemblance avec le Corse aux cheveux plats, mais je ne puis laisser traîner dans le ruisseau le nom d'un fonctionnaire sans peur et sans reproche. Il faut agir, Throuardan.

— Ma foi, rigola Victor, j'agis tous les soirs, demandez plutôt à Berthe.

— Vous êtes un faune, un satyre je devrais vous dénoncer à la « Ligue genlisienne pour le relèvement de la vertu dans les classes bourgeoises.

— Je préfère Berthe pour le relèvement dont vous parlez, elle a un de ces tours de reins, hum !

Une sonnerie grêle et énervante vint interrompre cette discussion. M. Douminey se précipita, décrocha le récepteur, et tout de suite devint très pâle. Sans un mot, il passa l'un des récepteurs au conservateur des Hypothèques, et voici ce que les deux hommes entendirent :

— Allo ! c'est bien à M. Tiburce Douminey, sous-préfet de Genlis, que j'ai l'avantage de parler.

Tiburce affirma qu'il était bien le sous-préfet demandé.

Mais son correspondant insista, il ne voulait parler qu'au sous-préfet en personne, il s'agissait d'une affaire personnelle, excessivement grave.

Douminey donna les assurances les plus formelles tant qu'à son identité et, rassuré, son interlocuteur se fit connaître :

— Je suis M. le Préfet de Police de Paris. Votre femme a bien quitté le domicile conjugal voilà cinq jours ?

— Parfaitement, affirma l'époux bafoué.

— C'est une grosse et forte femme, aux cheveux teints en roux, de quarante-cinq à cinquante ans, affirma sans galanterie le préfet parisien.

— C'est bien cela ! affirma Douminey.

— Eh bien ! mon cher sous-préfet, continua avec un rien d'ironie le fonctionnaire parisien, tranquillisez-vous, on l'a retrouvée, en compagnie d'une de ses amies, Madame de Throuardan.

— Où étaient-elles ? interrogèrent les deux hommes.

— Dans un b..... lâcha crûment le préfet de police.

Victor prit la chose avec une sereine philosophie. Un gros rire vint bientôt secouer son immense bedaine. Tiburce serra les dents, serra les poings, serra les fesses.

Cependant, le préfet de police prévenait les deux cocus qu'il leur expédiait les épouses repentantes qui, ajoutait-il, donneraient elles-mêmes, si elles le jugeaient bon, les détails sur leur équipée.

Laissons face à face les deux cocus, et voyons à la suite de quelles aventures les deux femmes en folies, échouèrent dans la maison où l'on passe.

IV

Vers six heures du soir, nous l'avons vu, les deux bourgeoises de Genlis, jetant leur bonnet par dessus les moulins, résolurent de laisser partir sans elles le train de 7 heures 47, et en compagnie d'Ernest Flambard, dit Nénesse, elles se dirigèrent vers le bal-musette du faubourg Saint-Martin.

C'était une boutique de peu d'apparence dont les vîtres étaient soigneusement recouvertes de rideaux opaques. La porte était toujours fermée, mais elle s'ouvrait très facilement pour les initiés. A gauche, un comptoir ; à droite, quelques tables, très peu et, dans le fond, une vaste salle

avec, dans un coin, des joueurs d'accordéon. Comme clientèle, rien que des souteneurs et des prostituées. Tout ce beau monde venait danser et entre deux tangos régler des affaires personnelles.

Comme chez Emile, Nénesse fut accueilli par des cris de joie et avec des poignées de mains.

Le pseudo-marquis de Réaumur-Sébastopol s'installa commodément et commanda des apéritifs variés. Il fut bientôt rejoint par un grand gaillard au visage glâbre, aux yeux petits et vrillés.

Un ami, Georges Simoen, un grand négociant de la place. Le souteneur s'inclina cérémonieusement devant les deux Genlisiennes et s'absorba quelques minutes dans la confection d'un apéritif verdâtre à odeur d'anis.

Georges Simoen était en effet un négociant, mais un négociant un peu spécial ; il dirigeait l'agence Simoen, « seule

agence régulière spécialisée dans les cessions des Salons et Maisons de Société », comme il le déclarait pompeusement dans ses prospectus, il ajoutait sur les mêmes imprimés : « L'agence s'occupe également du placement des employées et de la vente de marchandises » (1).

— Elles sont bonnes à faire, elles ont l'air frusquées, j' vas les présenter à Gaby, c'est son genre, affirma le directeur de l'agence Simoen.

Nénesse rigola silencieusement, la blague lui paraissait fameuse et il ne doutait pas de son ascendant sur les deux commères pour les emmener là où il lui plairait.

Georges Simoen se montra très empressé, il eut des petites familiarités qui ne déplurent pas. La sous-préfète en rotait. La brune Mme de Throuardan en suffoquait.

---

(1) Rigoureusement authentique.

— Vous avez peut-être des palpitations, chère Madame? s'inquiétait Georges. Dans ce cas, je vous recommande un traitement digital, dont vous me donnerez des nouvelles.

Après un dîner bien arrosé de vins capiteux, vers minuit, les deux femmes se laissèrent très facilement emmener chez Gaby qui mit à leur disposition une chambre à deux lits.

Et, bien qu'il n'y eut pas d'explosion de bombe, « la séance continua ».

Elles voulaient des émotions fortes, de la passion, de l'amour, elles furent servies, les deux quadragénaires, et le lendemain matin, elles se trouvèrent sans volonté devant les deux souteneurs qui, sans hésiter, leur soutirèrent tout leur numéraire.

Les deux pauvresses risquaient de demeurer fort longtemps au service de cette bonne Gaby. Le destin, la fatalité en décidèrent autrement. Un inspecteur de la

police exigea, en voyant les deux femmes, des papiers en règle, et, rouges de honte, les deux Genlisiennes déclinèrent leur identité. Le préfet de police, mis au courant, pour éviter un scandale, jugea prudent d'avertir personnellement les maris.

. . . . . .

Et comment se termina cette bordée ? demanderont des lecteurs curieux. Tout s'arrange, disait ce bon Capus ; il avait raison. Tout s'arrangea. M. Douminey, quand il revit la coupable, entra dans une colère terrible, sa main vengeresse s'oublia sur la croupe folâtre de l'épouse infidèle. Mais la vue de tant de charmes blancs et roses, arrêta son bras vengeur et tout se termina correctement.

Quant à Victor de Throuardan, il fut superbe. Il ne fit à la coupable aucune réflexion désagréable, mais il conserva Berthe dans son lit, et la brune altière et

autoritaire dut s'incliner, et depuis couche dans le petit cabinet qui était réservé à sa femme de chambre.

Et le plus curieux de l'aventure, c'est qu'elle est authentique.

FIN